

Livre du professeur - Philosophie - Tle

Chapitre 4 : La raison

Introduction à la notion	2
Liens entre cette notion et les autres notions du programme	4
Contours de la notion	5
Choix des axes réflexifs	6
Ouverture du chapitre (p. 90)	7
Entrée en matière (p. 92-93)	8
Réflexion 1 : Quel rôle la raison joue-t-elle dans la connaissance scientifique ? (p. 94-95)	9
Texte 1 : Comment la raison construit-elle un savoir scientifique ? (p. 94)	9
Texte 2 : Une méthode pour conduire la raison (p. 95)	10
Corrigé de l'activité (p. 95)	11
Réflexion 2 : La raison peut-elle tout expliquer ? (p. 96-99)	12
Texte 3 : Il faut suivre le <i>logos</i> (p. 96)	12
Texte 4 : L'usage scientifique de la raison (p. 98)	13
Texte 5 : La raison peut-elle comprendre l'infini ? (p. 98)	14
Focus : L'existentialisme et la raison (p. 99)	15
Texte 6 : L'existence humaine peut-elle s'expliquer ? (p. 99)	15
Corrigé de l'activité (p. 99)	16
Réflexion 3 : La raison est-elle fondatrice de la politique ? (p. 100-103)	17
Texte 7 : La raison doit-elle choisir entre deux conceptions du devoir ? (p. 100)	17
Texte complémentaire : À quelles conditions peut-on appliquer la distinction de Weber à Charlie Hebdo ? (p.101)	18
Texte 8 : La République : un corps moral et collectif (p. 102)	18
Texte 9 : Notre devoir politique est de penser (p. 102)	19
Texte 10 : L'histoire est l'œuvre de la Raison (p. 103)	20
Corrigé de l'activité (p. 103)	21
Corrigé des exercices (p. 104-105)	22
L'art du détour (p. 106-107)	26
Bibliographie / Sitographie / Filmographie complémentaire	27



Introduction à la notion

Proposition d'activité

Il est possible de commencer par demander aux élèves les mots et expressions que cette notion évoque pour eux. L'éparpillement qui suivra peut devenir le moyen de mettre en scène devant les élèves ce que chacun(e) attend spontanément de la raison et qui révèle l'activité même de toute raison, d'une façon ou d'une autre : l'établissement de liens qui donnent son ordre au réel. Les mots jetés sur un tableau entre lesquels manquent, de façon manifeste, des relations afin de les articuler, tel est un premier accès possible aux enjeux de cette faculté. Selon le temps et les moyens disponibles, les fonctionnalités offertes par les logiciels de présentation (Powerpoint, Keynote, mieux encore Prezi) peuvent constituer une activité intéressante en donnant à voir la façon dont le choix de telle relation plutôt que telle autre entre deux mots écrits au tableau conduit à un mouvement différent de la réflexion, que l'on pourra alors matérialiser par des signes ou des transitions dramatisant les inflexions possibles. Une occasion d'initier les élèves aux cartes mentales, ce qui leur sera par ailleurs utile pour soutenir le grand oral de juin en terminale, ou bien encore, plus tôt dans l'année, pour préparer les concours postbac de certaines écoles.

Plus modestement, mais sans que cela moins profitable, on peut partir d'un objet du quotidien afin de montrer les formes prises par la raison et son travail de mise en forme du réel. Un téléphone portable est un point de départ intéressant :

- En tant qu'objet technique, il est la manifestation d'un savoir construit par la raison, par différence avec un objet magique incapable de rendre compte de ses effets, ce qui permet l'industrialisation de sa production, laquelle repose sur la représentation de l'objet et celle des moyens de le produire en grande quantité et à moindre coût. Les opérations les plus abstraites de la raison se mêlent alors aux choix les plus pratiques et aux déterminations les plus culturelles.
- Ce qui fait du téléphone un objet désirable, qui se vend bien, c'est que chacun croit qu'il sera le moyen de satisfaire un besoin alors qu'à l'inverse, c'est probablement l'objet proposé et porté par un discours qui a en fait produit le besoin.
- Surtout, à travers les choix que l'élève fait quand il prend une photo avec son smartphone, il est possible de montrer que, sans s'en rendre compte, il contribue à construire le réel qu'il croit pourtant s'être contenté de « capturer ». Objectif utilisé quand le téléphone en possède plusieurs, choix d'un plan large ou rapproché, qualité d'enregistrement retenue, mode nuit ou paramétrages par défaut pour appliquer un filtre à ce qui sera saisi, écran OLED dont la technologie crée des contrastes infinis et des couleurs saturées plaisantes à l'œil mais régulièrement critiquées car fausses : à l'évidence, on n'aime pas les photos d'un smartphone parce qu'elles correspondent à la réalité capturée mais parce qu'elles permettent d'en construire une représentation qui nous satisfait, par exemple car elles correspondent au goût de l'époque et aux choix que la raison, dans une forme culturellement déterminée, a provisoirement imposés.

Le même type de travail pourrait être fait avec la musique dématérialisée sur smartphone. La disparition des prises jack que l'on trouvait encore il y a peu, remplacées par une liaison « sans fil » Bluetooth reposant sur un algorithme, marque un tournant en même temps qu'un aveu : la « qualité » de la musique écoutée ne tient plus à la retranscription analogique de la source enregistrée, dont l'oreille humaine a besoin pour entendre un son et mesurer ensuite la « fidélité » de la reproduction, mais à des « taux d'échantillonnage » correspondant à une forme numérique du contenu, donc à des choix d'ingénieurs, lesquels sont à leur tour dictés par les goûts dominants d'une époque, où la consommation de masse des contenus conduit à imposer des normes faciles à reproduire et à diffuser en quantité. Enregistrés en « mp3 » – comme les photos le sont en « jpeg » – les titres de musique sont réduits aux parties les plus flatteuses pour l'oreille : les aigus et les graves, dont les signaux forment des « bosses » sur les oscillographes et dont certaines marques de casque bien connues ont fait leur « signature » musicale. Si certains styles musicaux s'en accommodent mieux que d'autres, certains puristes ne jurent que par le retour aux vinyles. Mais est-ce bien raisonnable ?





Connaissances issues d'autres disciplines mobilisables par l'élève

Mathématiques : l'abstraction.

Il s'agit sans doute la discipline à laquelle les élèves penseront en premier. La raison s'y mobilise de façon visible, puisqu'elle nomme les connecteurs logiques marquant les étapes de son développement et attire donc l'attention sur ses opérations. Mais le raisonnement désigne ici une activité abstraite, au sens où elle n'est possible qu'à la condition de se couper des caractéristiques sensibles des objets sur lesquels elle porte. L'analyse des objets mathématiques courants doit pouvoir faire apparaître cette abstraction : point qui n'occupe aucun espace, géométrie qui opère sur des figures fausses, intégrale qui définit une aire sous une courbe dont la limite n'est jamais atteinte sauf à l'infini, etc. Avec ce « divorce » de la raison et du donné sensible, on tient une piste intéressante. « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » : qu'il enseigne à l'Académie ou qu'il décrive la formation d'un futur dirigeant dans *La République*, Platon accorde aux mathématiques un privilège jamais démenti. Dans son célèbre tableau, *L'école d'Athènes*, Raphaël montre comment cela conduira d'autres philosophes à critiquer ce choix.

Physique : l'expérimentation.

L'intérêt est de faire surgir une distinction entre mathématiques et sciences expérimentales. En physique, certes, on raisonne, mais le raisonnement précède, accompagne, conclut une observation : la raison prépare une expérience en se la représentant, à partir d'un état donné de la théorie, puis contrôle l'expérience en la soumettant à un protocole réfléchi et finalement l'interprète dans le cadre d'une redéfinition des savoirs ayant prévalu jusqu'alors. La raison ne se suffit donc plus à elle-même comme en mathématiques mais s'expose à la vérification et s'en trouve fragilisée. Incertitude de ce qu'on observe finalement et acceptation de ce que les productions de la raison ne sont peut-être que des hypothèses momentanément vérifiées : l'attitude de la raison, ici, est sensiblement différente de celle employée en mathématiques. Einstein et Infeld, dans *L'évolution des idées en physique*, montrent en quoi les « productions libres de l'esprit » font la physique moderne ; leurs analyses rencontrent les programmes de terminales sur les propriétés de la matière, laquelle « n'existe pas » comme on le croit selon le mot d'Einstein, mais dépend des états d'un champ dont le potentiel énergétique est susceptible de se manifester autrement que sous la forme « matérielle » qu'on lui connaît.

Histoire : le récit historique.

L'histoire essaie également, au moyen de la raison, de mettre en relation les faits qu'elle convoque. Mais l'incertitude de ses propositions se manifeste plus clairement que dans les sciences exactes ou expérimentales. Connaître le passé ne permet pas de prévoir l'avenir : si l'histoire identifie des relations entre des faits permettant des explications, elle peine à en faire des lois contraignantes, dont les effets seraient nécessaires sitôt réunies les conditions de leur application. Au contraire, les « lois » de l'histoire impliquent une liberté radicale des hommes auxquels elles s'appliquent ; elles n'agissent sur eux qu'à condition qu'ils en fassent les motifs de leur action et qu'ils acceptent d'y obéir, car elles ne sont lois qu'au passé. Des distinctions apparaissent alors entre sujets, objets et choses, et nécessairement alors aussi, entre les façons dont la raison se rapporte à ses objets : vouloir raisonner sur les hommes comme on le fait avec les choses, c'est leur faire violence. La déraison n'est plus loin, et la raison prend une forme inattendue : contre l'objectivité (sur)valorisée en science, montrer que l'épistémologie conduit peut-être aussi, paradoxalement, à rappeler les vertus d'une (bonne) « subjectivité ». Certains présupposés parmi les plus importants de la rationalité européenne peuvent alors être identifiés par les élèves et questionnés. Paul Veyne et son *Comment on écrit l'histoire*, ou bien Fernand Braudel et « l'école des annales » peuvent servir à l'analyse d'un événement historique majeur, par exemple la Révolution française, dont on pourra montrer qu'elle n'est pas moins (voire peut-être même davantage parfois) l'effet de conjonctures malheureuses – économiques, fiscales, agricoles, institutionnelles – que d'attentes politiques. L'idée d'une temporalité unique devient alors intenable quand l'événement devient l'effet du croisement de séries causales aux rythmes différents. Le découpage même en grandes périodes historiques apparaît pour ce qu'il est : un effet de l'analyse du réel selon des choix de la raison en partie déterminés par les attentes de l'époque à partir de laquelle elle se déploie vers le passé et donc, les besoins d'une mémoire particulière.





Liens entre cette notion et les autres notions du programme

La notion de raison est probablement l'une des plus fondamentales et l'une des plus anciennes de l'histoire de la philosophie. A ce titre, tout semble pouvoir en partir ou y reconduire et on pourrait faire d'elle une notion architectonique. Cela peut conduire à paralyser les élèves, étourdis par l'ampleur des domaines que la raison saisit – à peu près tout – mais aussi, par la complexité des relations que la raison fait naître dès qu'elle commence à s'exercer de façon réfléchie – on peut penser à la raison hégélienne dont la sophistication sera probablement jugée inutile par les élèves les plus fragiles ou les plus réticents. Cette difficulté permet cependant aussi d'éclairer l'activité des élèves de terminales et de leur(e) professeur(e) en classe de philosophie. En montrant la cohérence du programme officiel, on révèle les articulations que la raison peut y trouver – entre notions mais aussi entre grandes perspectives à propos de chaque notion. On en montre également les indéterminations inévitables et donc, la nécessité pour la raison d'exercer une liberté. L'occasion de présenter son propre parcours entre les notions du programme et de témoigner, en mobilisant cette faculté devant sa classe, de ce qui définit toute raison : une activité de mise en ordre du réel qui produit une proposition commune, logiquement possible mais jamais fermée aux propositions concurrentes pour peu qu'elles fassent sens. La raison est une notion idéale pour introduire la matière en début d'année, ou bien, pour servir d'embrasseur d'idées entre deux notions du programme, en cours d'année. La raison est à la fois supposée par toute philosophie (pour qu'elle puisse se déployer) et produit par le mouvement même de la philosophie (dont les différentes formes sont autant de tentatives pour explorer la force et les limites de cette faculté). Chaque fin de chapitre peut constituer alors un moment utile de redéfinition de la notion, dont le champ d'application se construit progressivement en même temps que ses pratiques se corrigent du fait de la nature nouvelle des objets dont elle se saisit. Les cartes mentales proposées par ce manuel constituent autant d'exemples de ce travail possible de conceptualisation progressive, au travers de réseaux conceptuels aux ramifications toujours plus nombreuses mais maîtrisées, car sans cesse réductibles aux éléments les plus simples – suivant le principe de la méthode cartésienne.

Lien avec la science

La première réflexion du chapitre sur la raison montre en quoi elle est à l'origine de toute science. Le texte d'Aristote permet de poser le *logos* grec comme un exercice nouveau du langage, soucieux de proposer non seulement des liens possibles entre les choses du réel, mais dont la vérité peut être exposée aux autres, démontrée selon des principes universels, vérifiée expérimentalement, éprouvée dans sa certitude par qui s'impose le même usage de cette faculté : un homme rationnel. Mais la raison constitue également le fondement permanent de toute science. C'est en s'arrachant à l'opinion qu'on commence à raisonner et c'est en refusant d'arrêter de raisonner qu'on se maintient dans la science. La raison se saisit et se corrige elle-même à travers les contenus (savoirs positifs) et méthodes (chemins empruntés) que la science propose. Réciproquement, chaque étape du développement de la raison permet à la science de se repenser, voire de changer de paradigme pour continuer à progresser. On pourra la mettre utilement en relation avec le texte de Bachelard « il y a une rupture entre la science et la pensée ordinaire » du chapitre sur la science. Cela constitue également l'occasion de rappeler, si on le souhaite, que la plupart des scientifiques, en l'absence des instruments techniques permettant de tester leurs hypothèses, n'hésitent pas à mener des « expériences de pensée ». Einstein permet l'imaginaire de Pierre Boule quand il imagine, dans *La planète des singes*, que le temps serait comme recourbé pour un vaisseau spatial qui se déplacerait à la vitesse de la lumière.

Lien avec le devoir

Depuis les sagesses antiques, il n'y a pas de morale sans raison. Même Épicure convoque ses calculs lorsqu'il s'agit de choisir entre plusieurs plaisirs et d'estimer le rapport entre coût et bénéfice pressenti. Qu'il s'agisse d'un calcul intéressé ou de s'élever intellectuellement, la raison paraît incontournable. Avec la morale du devoir, ce lien est tellement étroit que tout usage de la raison semble l'impliquer. Chez Kant, la « volonté bonne » est celle qui est mue par la représentation de son devoir et le respect qu'il lui inspire. Le sujet véritablement moral n'est alors pas celui dont le comportement extérieur semble





se conformer au devoir, mais celui dont la maxime est conforme aux exigences que toute raison peut retrouver en elle-même – universalisation de la maxime que l'on s'apprête à suivre, respect de la personne, autonomie de chaque sujet. Pas de morale sans raison, mais il n'y a pas non plus de raison sans morale. En effet, l'usage de la raison semble imposer immédiatement une distinction entre raison rationnelle et raison raisonnable. Le scientifique, rationnellement, du fait même de la nécessité des déductions auxquelles il a fait le choix de se soumettre, est porté à tirer d'un principe toutes les conséquences qui s'y trouvent et à réaliser tout ce qui n'était encore que potentiel. D'où le danger d'une raison coupée de son autre modalité, son usage raisonnable : conduite par la nécessité de ses articulations, elle en devient indifférente à la valeur de ce que ses opérations produisent.

Lien avec la nature

La raison est ce qui constitue la nature en objet de connaissance. À ce titre, il peut être intéressant de poser une distinction en faisant se rencontrer les notions de nature et de raison. Les animaux ont un milieu et leur réalité se réduit à l'expérience qu'ils en font par les sens ; la somme des sensations éprouvées constitue sans doute une mémoire, mais chacune reste attachée à un lieu ou à un moment, sans le travail d'association et d'abstraction permis par la raison. Ainsi, si l'animal a un milieu naturel, c'est aussi nécessairement un milieu borné. À l'opposé, l'homme, grâce au retour réflexif qu'il fait sur le milieu qui l'a vu apparaître, le pose comme objet et le rend disponible pour la raison, qui peut alors l'associer à d'autres milieux et construire la représentation d'une nature. En un sens, la nature n'est donc qu'une idée. Seul un homme peut être dans ou hors de la nature. Compte tenu des déterminations culturelles de l'exercice de la raison, il n'est pas étonnant que les représentations de la nature aient pu elles-mêmes changer.

Contours de la notion

Depuis l'Antiquité et Pythagore, la raison a fait l'objet d'un véritable culte. Posée comme une rupture fondatrice entre mythologie, magie, poésie et savoirs véritables, espérée comme un levier puissant permettant un contrat social renouvelé entre sujets libérés de fictions mystificatrices, la raison a d'abord été élevée au rang d'un principe fondateur et inattaquable. Elle a permis d'unir les hommes autour d'un exercice commun de la même faculté, selon les mêmes modalités, et a contribué à constituer une même réalité – intellectuelle, sociale, politique, artistique, linguistique. Forte d'une foi dans les progrès illimités de la raison, l'Europe s'est même crue investie d'une mission auprès d'autres cultures ; ce qui apparaissait comme un bien universel devait être partagé à tout prix.

Or ceux qui se sont fait un devoir de l'exercer et d'en suivre les seules exigences, les philosophes, sont aussi ceux qui ont fait le récit de la raison, de ses avancées, de ses errements. De là un problème fondamental de méthode que ne cessera de dénoncer Nietzsche : comment attendre des philosophes qu'ils fassent preuve d'objectivité au moment de juger de la raison ? Quel récit aurions-nous eu des mêmes faits si ce n'était pas les philosophes mais leurs adversaires – les sophistes, ceux-là même que les philosophes accusent de mal utiliser la raison – qui avaient écrit l'histoire ? Dès *La naissance de la tragédie*, l'intuition nietzschéenne conduit à distinguer l'essence de la raison de sa manifestation historique et de sa prise en charge supposée désintéressée par la philosophie. Si Dionysos ne l'a pas emporté sur Apollon, ce n'est pas parce qu'il avait moins raison, mais parce que ses principes n'étaient pas dans l'intérêt de la culture européenne naissante.

La modernité sera dès lors marquée par les coups que la raison portera à la raison. Les XVII^e et XVIII^e siècles, déjà, avaient été l'objet de luttes que l'on ne peut passer sous silence. Descartes n'est pas seul, Pascal est là, prudent, qui sait que la démonstration ne peut pas garantir ses propres fondements en affirmant « Descartes, inutile et incertain » mais son œuvre est inachevée et la France sera donc cartésienne. Le siècle suivant verra s'affronter Kant et Hume, que le premier remerciera d'avoir sorti de son « sommeil dogmatique ». Mais le siècle sera bien celui des Lumières. La force de la raison lui a permis de devenir une idéologie, notamment au XIX^e siècle : au moment même où les États peinent à se constituer en Europe et où le christianisme recule dans les esprits, l'Europe se cherche une identité à travers elle. Ce sera l'époque des grands empires, au nom de la civilisation, célébration d'un Jules





Verne scientifique et convaincu de sa mission éducative, du positivisme d'un Auguste Comte élevé au rang de doctrine officielle au sein des universités, d'un Pasteur incarnant le meilleur de la raison française – en même temps que les intérêts d'un second empire chahuté par les républicains comme Victor Hugo et qui comprend l'intérêt de financer ces recherches pour s'afficher aux côtés du progrès plutôt que du conservatisme frileux d'un Pouchet. Mais derrière cette supériorité revendiquée par la raison, Heidegger, Nietzsche, Arendt ou Marx relèvent violences et pièges, et donc, la nécessité d'opérer des renversements de perspectives.

La raison a une histoire et elle n'est rien, sans doute, coupée de cette histoire. Son histoire et celle de la culture européenne se confondent. Tirillée entre sophistes et philosophes, élevée au rang de religion par une science positiviste et naïve, elle peut sortir grandie de l'épreuve sceptique ou empiriste. Kant ouvre la voie à une entreprise critique par définition ouverte, sans doute encore très incertaine quant à son issue, mais où chaque essai est une proposition de définition de l'humanité par elle-même.

Choix des axes réflexifs

Choix des axes réflexifs présentés dans le chapitre

- Le premier axe réflexif *Quel rôle la raison joue-t-elle dans la connaissance scientifique ?* rencontre la troisième grande perspective du programme concernant le traitement des notions : la connaissance. Pour le professeur de philosophie comme pour les élèves, peu de surprise. Pourtant, on peut s'interroger avec les élèves sur les raisons du programme de retenir telle terminologie plutôt qu'une autre. Le substantif fait en effet oublier le verbe : connaître désigne aussi, voire fondamentalement, une action. Si cette ambiguïté se trouve encore présente dans le mot « savoir », elle semble ici levée puisque la connaissance désigne le produit de l'activité. Mais paradoxalement, le risque est alors d'oublier ce qui fait que, par l'activité de la raison, la « connaissance » livre réellement quelque chose à « connaître ». Les textes proposés montrent à la fois l'universalité recherchée par les principes que la raison se donne, mais aussi les probables déterminismes historiques et culturels ayant prévalu à leur apparition progressive.
- Le deuxième axe réflexif, *La raison peut-elle tout expliquer ?* fait le lien avec la perspective intitulée « l'existence humaine et la culture » : il propose d'interroger la légitimité des prétentions de la raison semblant s'être imposée à la modernité. Si la raison ne peut être réduite à un ensemble d'opérations sur des données, elle se laisse néanmoins régulièrement étourdir par le spectacle offert par sa propre performance. L'occasion de noter que l'on a pris l'habitude de mesurer l'intelligence aux résultats obtenus dans un test de QI. Emportée par son élan, la raison raisonne trop, croit pouvoir saisir la totalité du réel au travers de ses principales activités (analyse, jugement, explication, compréhension), et finit même par hypostasier ce qui n'était au départ qu'une hypothèse, un principe méthodologique (un réel rationnel par nature). Mais cette adéquation quasi miraculeuse des facultés humaines et des structures du réel vers lesquelles elles se portent ne peut que nous interroger. L'ordre trouvé dans la nature est sans doute toujours autant le produit des formes que la raison lui applique que de ce qui s'y trouve avant que la raison ne s'en empare. Les textes retenus pour le manuel papier soulignent la violence faite à l'homme quand la raison prétend en rendre compte complètement.
- Le troisième axe réflexif, *La raison est-elle fondatrice de la politique ?*, en lien avec la perspective « la morale et la politique », invite à penser comment la raison investit l'espace public, pour le constituer, le maintenir ou le refonder. Renouant avec l'intuition platonicienne, on peut effectivement trouver un lien entre l'ordre que la raison découvre en elle et celui qu'elle cherche à instituer hors d'elle-même dans ses relations avec d'autres raisons. Éthique de conviction ou de responsabilité, la morale prend toujours la forme d'un contrat librement consenti par la raison mais qui l'engage. Pas de corps politique sans cet engagement de la raison hors de ses limites intérieures, sans s'exposer au réel. L'espace public n'existe que tant qu'il est porté par des sujets capables de s'élever à une pensée rationnelle et raisonnable ; il disparaît eux avec eux, comme l'Europe en a fait l'expérience avec le totalitarisme, quand les





sujets renoncent à exercer leur raison. L'histoire apparaît alors comme le moyen pour la raison de prendre conscience d'elle-même.

Autres questions possibles pour ce chapitre et éléments de réponse

- **La raison est-elle limitée par sa discursivité ?** Si la raison déduit, juge ou explique, c'est parce qu'elle se déploie dans le langage. Cette forme est nécessaire en tant qu'elle permet à la raison de se penser elle-même. Mais elle constitue aussi une limite que Galilée, dans le texte de l'anthologie complémentaire, permet de poser à partir de la distinction entre deux types de définitions. Cependant, si la raison ne peut progresser qu'en excédant ses propres formes, c'est peut-être que les critères de la vérité doivent être redéfinis quand il s'agit de science et que c'est justement dans l'audace de ses propositions que la raison explique le monde comme le proposent Popper et Einstein ([LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)).
- **Mythes et légendes doivent-ils être abandonnés au nom de la raison ?** Le *logos* semble s'être imposé comme la forme universelle de la raison. Mais Nietzsche remarque que les Grecs n'oubliaient pas d'honorer Dionysos en même temps qu'Apollon car à leurs yeux, le désordre constituait tout autant que l'ordre un principe explicatif du réel. Le perspectivisme peut apparaître alors comme la vérité de la raison, le principe créateur qui a conduit la vie humaine à se choisir cette forme tandis que d'autres se construisaient peut-être à partir d'autres. Mythes et légendes, en convoquant l'imaginaire, nourrissent l'homme et son action dans le monde et ne doivent être pas oubliés au moment de le penser ([LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)).
- **La raison n'est-elle pas mystificatrice ?** Si la raison se définit par son activité et qu'elle contribue à produire le réel à chaque instant, ce dernier n'est peut-être pas ce qu'on croit. Freud nous avertit qu'il serait surprenant que la conscience soit la mieux placée pour parler d'elle-même ; de même, le réel rationnel, le monde ordonné que la raison s'étonne de découvrir n'est-il peut-être surtout que le produit d'une reconstruction. Deux textes nous invitent à partir de la découverte du monde réel, inversé, où l'homme est condamné à valoriser les principes rationnels de son action car il ne les reçoit pas de la nature (texte de Montaigne sur [LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)) et où l'*homo sapiens* pourrait bien n'être que la mystification oubliée d'un *homo demens* cherchant à se faire oublier (texte d'Edgar Morin sur [LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)).
- **Le réel est-il rationnel ?** Pour que la raison puisse s'exercer, elle pose comme principe que les objets vers lesquels elle se tourne sont susceptibles d'être saisis au moyen de ses principes. Mais ce principe de raison suffisante est une pétition de principe, une hypothèse indémontrable en soi, encore moins au moyen des principes rationnels de la logique (aristotélicienne) que toute démonstration suppose. C'est pourquoi la raison ne pourra qu'essayer de montrer, à coups de paradoxes, comment la rationalité ne peut naître que d'une causalité complexe irréductible à toute méthode de prédiction (texte de Cournot sur [LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)) ou que la moralité naît de calculs indifférents aux principes moraux (texte d'Adam Smith sur [LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)). C'est également pourquoi on a pu penser que les principes organisateurs du réel peuvent aussi être donnés par la foi, en accordant au Dieu chrétien la liberté d'obéir à une nécessité rationnelle supérieure (texte de Leibniz sur [LLS.fr/PHTAntho4](https://www.lelivrescolaire.fr/PHTAntho4)).

Ouverture du chapitre (p. 90)

Intérêt de l'image

Ce tableau met en scène le travail de la raison en donnant à voir un sujet rationnel, les moyens mis en œuvre par lui lorsqu'il raisonne, la finalité de son travail ainsi que ses difficultés. Plutôt qu'un *Penseur* de Rodin tourné vers lui-même, le choix a été fait d'un scientifique tourné vers le monde et qui essaye de le saisir au moyen de la raison. Le regard, les cheveux et la position du corps ainsi que l'éparpillement des instruments témoignent de l'activité présente en chaque raison que le chapitre, de différentes façons, tente d'identifier dans les domaines où on peut en retrouver la trace – science,





politique, existence humaine. L'exploitation de ce support permet de faire surgir les différents enjeux de ce chapitre, ou bien, comme on voudra, d'en faire une synthèse. Un lien pourra évidemment être fait avec la révolution copernicienne de Kant : la main levée, c'est celle du physicien qui ne se laisse pas donner les règles par la nature mais qui les lui impose, et qui décide de la façon dont les questions se posent plutôt que de les subir.

Corrigé de la question sur l'image

- Tel qu'il est présenté dans le manuel, le tableau est en fait légèrement tronqué. Ce choix permet de mettre en évidence les objets dont le personnage est entouré. Leur nombre et leurs natures différentes renvoient aux types d'opérations que la raison est amenée à mener sur les objets vers lesquels elle se tourne quand elle cherche à observer, mesurer, comparer, représenter, comprendre. Chacun de ces objets peut être interprété et rapporté à un aspect du travail de la raison : des livres (théories, probablement celles qui ont cours au moment où le sujet est représenté), une lunette astronomique (instrument d'observation, qui à la fois est la matérialisation d'une théorie et le moyen de vérification d'un système d'explication), un compas (instrument permettant de mesurer mais aussi de rapporter des écarts, par exemple entre les prévisions de la théorie et les données d'observation), un schéma (représentation d'une hypothèse, qui propose un ordre permettant de mettre en relation les données d'observation), des feuillets épars (hypotheses concurrentes, en partie inachevées).
- Tel que représenté, le scientifique est visiblement caractérisé par une relation active à ce qu'il étudie. Il ne se contente pas de recueillir les faits comme on pourrait le croire, mais il les médiatise : entre lui et eux, il y a la raison. Ce qui est particulièrement intéressant ici, ce sont les différentes formes qu'elle prend. Raisonner, ce n'est pas que réfléchir, dans un mouvement abstrait et tourné vers lui-même. On trouve la trace de cette activité de la raison dès le premier outil servant à observer : regarder le ciel au travers d'une lunette, c'est regarder au travers des lois de l'optique ; grossis, les astres ne sont pas seulement plus grands, mais aussi, déjà, d'une nature différente. Les théories ne sont pas que dans les livres. Allant d'un objet à l'autre, on peut montrer comment la raison circule, se dépose et prend des formes toujours nouvelles, matérielles comme immatérielles. La main de Copernic, levée, projette cependant une ombre sur la représentation héliocentrique du monde. La raison propose certes une explication de ce qu'elle observe, mais elle est aussi traversée par le doute. On peut y voir l'étonnement d'un Aristote face à l'idée d'un commencement absolu induit par les cercles concentriques, ou bien le vertige de Pascal dont la raison oscille entre deux infinis que la représentation suppose. On peut aussi y voir les rênes tenues par la raison kantienne, ou le problème en train de se formuler péniblement dans les mots des anciennes théories et dont dépendra toute la démarche expérimentale, selon Bachelard. Ce qui compte, c'est qu'il n'y a pas de lumière sans ombre. Les liens que la raison propose au moyen de ses lois ne tiennent pas complètement le monde. Aux pieds de Copernic, ils gisent, lâches, distendus : comprendre, c'est un filet jeté sur le monde sans certitude qu'il en ressorte plus d'ordre.

Entrée en matière (p. 92-93)

Le but de cette entrée en matière est de montrer que dans son activité d'analyse du réel, la raison produit autant d'erreurs, voire d'illusions, que d'explications. Ses médiatisations recouvrent finalement le monde vers lequel elle se tourne et deviennent autant d'obstacles épistémologiques qu'il lui faudra surmonter. Parmi ses productions, la raison se trouve confrontée à l'intelligence artificielle. Si elle permet d'augmenter nos capacités, elle n'est pas qu'un simple prolongement de la raison.

Le document 1 permet de montrer que, sous une apparente indépendance, l'intelligence artificielle n'est que la nouvelle forme prise par des opérations présentes en et constitutives de toute pensée humaine. La raison, comme le rappelle l'étymologie latine, c'est du calcul. D'un certain point de vue opératoire,





raisonner, c'est produire des combinaisons et les évaluer. Le texte de Hobbes a le mérite de ramener une apparente spécificité humaine à un ensemble d'opérations réductibles à des opérations mathématiques, donc à des algorithmes. On peut se référer aux différentes situations suscitées par le « dilemme du tramway », que les logiciels présents dans les futurs véhicules autonomes devront apprendre à hiérarchiser et à traiter selon la représentation de ce qui est le plus juste à chaque fois.

Le document 2 permet de laisser une place à ce qui apparaît comme un fantôme de la littérature fantastique depuis Mary Shelley et son *Frankenstein* : une production de la raison qui serait à terme capable de l'égaliser, voire de la surpasser. La science-fiction en fera un de ses thèmes de prédilection, comme Isaac Asimov et ses *Robots*, étrangement dotés de conscience et de liberté malgré leur programmation et ses trois lois incontournables. On pourra visionner un court extrait de *2001, l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, en particulier la scène où l'ordinateur HAL, en charge du fonctionnement du vaisseau spatial, est effrayé à l'idée d'être déconnecté suite à la série d'erreurs commises.

Le document 4 permet cependant de montrer avec humour les limites d'une définition de la raison qui reposerait uniquement sur la capacité de combiner. Que la raison humaine soit celle d'un enfant ou d'un adulte, elle permet aussi de porter un jugement de valeur sur ses propres productions, ce dont l'intelligence artificielle semble incapable. Même le *deep learning*, un apprentissage par répétitions innombrables de situations comparables, ne parvient pas à faire acquérir aux machines cette disposition de l'esprit humain. Une conversation en ligne avec le robot Cleverbot suffit à illustrer les limites d'une simple faculté de combinaison. Le jugement moral produit par la raison est plus que la simple addition ou combinaison des éléments qui s'y trouvent. Le saut n'est pas quantitatif, mais qualitatif.

Réflexion 1 : Quel rôle la raison joue-t-elle dans la connaissance scientifique ? (p. 94-95)

Texte 1 : Comment la raison construit-elle un savoir scientifique ? (p. 94)

Objectif et intérêt du texte

Ce premier texte peut être mis en relation avec l'illustration ouvrant le chapitre. La raison y est posée dans sa relation avec la science. Kant explique pourquoi la véritable connaissance suppose non pas seulement une raison qui observe et tire des conclusions, mais qui intervient sur le réel observé afin de rendre l'observation utile au savoir, selon une démarche réfléchie. Entre deux positions également fausses, Kant ouvre la voie à un rationalisme critique jamais démenti depuis.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

On peut convoquer deux types d'exemples, suivant que l'on veut illustrer directement ou pas la thèse de Kant. Premiers exemples possibles, afin de montrer l'absurdité des thèses adverses (empirisme et rationalisme stricts) : partir de l'induction spontanée que pourrait pratiquer une poule afin de montrer que l'empirisme qui s'en tiendrait aux conclusions permises par les seules observations répétées, ne verrait pas venir le jour où l'éleveur coupera la tête aux poules qu'il nourrissait pourtant chaque jour avant. À l'inverse, montrer que par les principes de la seule déduction, si le premier principe du rationalisme est faux comme par exemple l'inexistence du vide, on construit une physique incapable de rendre compte des difficultés rencontrées par la suite, comme les fontainiers de Florence pour faire monter plus haut leurs jets d'eau. Si on désire illustrer directement la position kantienne, on peut choisir de montrer comment, avant même que les faits soient observés, les principaux outils de la science contemporaine reposent sur le raisonnement, seul capable de les donner à voir (satellite construit pour tester l'hypothèse des ondes gravitationnelles selon leurs caractéristiques supposées, accélérateur de particules destiné à les faire approcher la vitesse de la lumière selon les contraintes énergétiques





prévues par la théorie). On peut aussi montrer comment l'observation elle-même est menée selon une démarche expérimentale (fonction glycogénique du foie découverte par Claude Bernard, réfutation par Pasteur de l'idée de génération spontanée soutenue par Pouchet, expérience sur les pressions atmosphériques au Puy de Dôme par Pascal).

Une illustration de baromètre ou la lecture de l'expérience de Torricelli peut permettre de compléter la lecture de ce texte auprès des élèves.

⇒ À consulter pour approfondir : [LLS.fr/Torricelli](https://lls.fr/Torricelli)

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

Il est possible d'utiliser le texte pour construire une distinction entre expérimentation et expérience.

Corrigé de la question sur le texte

Kant pose les principes de ce qu'on appellera plus tard la démarche expérimentale. L'expérience cesse d'être pensée comme le recueil passif des données d'observation. Elle ne peut constituer le fondement d'une connaissance qu'à la condition d'être traversée par le travail de la raison. On peut considérer que ce texte distingue trois niveaux d'intervention : la définition d'un problème pour la raison selon ce que les concepts de l'époque permettent de formuler, la représentation d'une hypothèse susceptible de surmonter ce problème, et la conception d'une expérience supposée apte à tester l'hypothèse retenue provisoirement. À la différence de l'expérience commune, subie, l'expérience scientifique est totalement déterminée et donc maîtrisée par le travail de la raison.

Texte 2 : Une méthode pour conduire la raison (p. 95)

Objectif et intérêt du texte

Descartes suppose que la raison est la chose du monde la mieux partagée et que chacun en dispose d'égale façon. La question n'est plus celle de l'antiquité (qualités propres au sage, inégalités de nature avec lesquelles il faut composer). Il s'agit de donner à chacun une méthode pour exercer correctement cette faculté commune de façon à ce que la totalité de ses potentialités puisse se manifester en chacun et que des fondements nouveaux surgissent pour le savoir, la morale, la politique. Or la raison est toujours déjà prise dans une histoire ; sa jeunesse, en l'exposant aux préceptes incertains de l'éducation, constitue le premier obstacle à surmonter. Nous commençons à raisonner depuis une situation complexe.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

Le premier principe – celui de l'évidence éprouvée par la raison en face de la vérité qui a résisté à l'épreuve d'un doute radical – peut être comparé à la force d'une conviction éprouvée au terme d'un long cheminement. L'idée ne se raconte pas, mais se voit, comme le souligne l'étymologie.

Le second principe – celui de l'analyse – est pratiqué par les élèves sans le savoir. D'un point de vue physique, l'analyse du sang repose sur la décomposition d'un tout en ses parties constitutives, de manière à ce que la raison puisse se saisir plus facilement du réel qu'elle cherche à comprendre. Ce qui rend une chose difficile à comprendre, c'est qu'elle est complexe, car combinée. Une somme de parties simples peut être complexe si ces dernières sont nombreuses, mais reste constituée de l'addition de choses simples par elles-mêmes.

Le troisième principe – progresser par ordre de complexité croissante des objets à traiter – est appelé par le précédent. Le complexe n'est que le produit du simple. C'est pourquoi le professeur de mathématiques procèdera de façon inverse à l'élève pour concevoir le problème donné : il part de ce qu'il veut montrer – toujours simple – pour penser ensuite le chemin – forcément complexe puisque progressant par étapes – qu'il veut faire emprunter à ses élèves pour les amener à la conclusion voulue, qui détermine le reste.





Dernier principe : pratiquer un dénombrement complet des parties précédemment analysées. Après avoir décomposé l'objet d'étude selon le principe de l'analyse, il faut le recomposer pour pouvoir le saisir dans son entier. En grec, synthétiser, c'est poser ensemble, disposer les parties de telle façon qu'elles forment un tout. Un synthétiseur, à partir d'un échantillon sonore, produit un son nouveau par combinaison avec d'autres. La difficulté se trouve alors réduite à l'articulation des parties d'un tout préalablement isolées. Pour la surmonter, il suffit de procéder au dénombrement que la forme des parties induit : telle est la méthode suivie par Mendeleïev pour compléter son tableau des éléments premiers.

Le tableau périodique des éléments de Mendeleïev peut être une illustration intéressante à présenter aux élèves en complément du texte.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

On peut utiliser le texte pour construire une distinction entre complexe et difficile, simple et évident.

Corrigé de la question sur le texte

Comme rappelé par l'étymologie, une méthode désigne un chemin. Il s'agit de définir la façon de cheminer intellectuellement d'une idée à une autre. L'objectif est de garantir la valeur des articulations entre les différentes étapes du cheminement (cohérence interne du fait du respect des principes de la logique) et d'apporter à la raison un gain d'intelligibilité (notamment en termes de pouvoir explicatif puisque le cheminement conduit à expliciter et rendre visibles les raisons d'une progression). La déduction ou l'induction constituent des exemples de méthodes aux principes différents, convoquées en mathématiques ou en sciences physiques. La démarche expérimentale alterne moments de déduction et d'induction. Une méthode, en s'exposant, permet à chaque sujet doté de raison d'accéder aux raisons qui ont prévalu au moment de faire certains choix, de les juger et d'en reconnaître la pertinence (ou pas). À ce titre, elle montre que toute recherche rationnelle (et en particulier scientifique) repose sur un travail commun où chaque raison fait l'effort de s'élever vers une forme universelle, où elle s'expose librement au risque du regard de l'autre afin d'augmenter la valeur de ses choix. Mais si la valeur de telle hypothèse initiale s'en trouve mieux garantie, cela ne dit rien de sa valeur. Par définition, une hypothèse est posée car elle est logiquement possible et qu'elle constitue un gain pour la raison. Mais elle reste incertaine par nature et c'est la méthode qui a justement pour vocation d'en augmenter la probabilité. Si cette dernière augmente, c'est parce que le rôle de la méthode est aussi de mettre à l'épreuve cette hypothèse. Or qu'elle ait surmonté les épreuves précédentes ne garantit en rien qu'il en sera de même avec les suivantes. La méthode de Descartes reste inspirée du modèle mathématique, plus particulièrement celui de la démonstration géométrique. Le premier principe, qui garantit la vérité du premier principe retenu, permet alors une méthode intégralement déductive.

Corrigé de l'activité (p. 95)

- Suivant la distinction entre méthodes inductive et déductive, la raison part soit de ce qu'elle découvre en elle-même et de ce que ses propres principes permettent de poser, soit de ce que l'expérience lui livre au travers de faits que la raison doit interpréter. L'usage est alors clairement différent puisque la déduction permet de tirer les conséquences particulières de principes généraux, alors que l'induction procède de façon inverse, en remontant du particulier au général. Cependant, historiquement, les mathématiques, déductives, ont servi de modèle aux sciences physiques, avec l'espoir qu'il serait alors possible de se passer de toute expérience, comme Descartes. Mais cette physique erronée a dû admettre la nécessité d'une part d'induction. Toute démarche expérimentale articule désormais moments déductifs et inductifs, suivant qu'elle construit ses hypothèses ou qu'elle le teste.
- En 2017, le prix Nobel de physique a été décerné à une équipe ayant observé pour la première fois des ondes gravitationnelles. Cet objet d'étude était prédit par la théorie de la relativité générale d'Einstein depuis 1916 mais son statut était incertain. Les données observées apportent une preuve supplémentaire de la valeur du système d'explication proposé il y a plus d'un siècle. D'un point de vue théorique, gravité et courbure de l'espace-temps semblent liées et grâce à la masse des objets s'y trouvant, elles seraient susceptibles de se modifier, créant

Document sous licence libre Creative Commons





alors un phénomène comparable à une onde se déplaçant à la vitesse de la lumière. Mais Einstein était lui-même resté partagé sur la réalité de ces ondes gravitationnelles et les moyens techniques disponibles ont longtemps rendu impossible l'espoir de pouvoir tester cette hypothèse. De nouveaux instruments, développés depuis les années 1960, ont finalement permis de constituer un faisceau d'indices concordants depuis 1993, puis des observations directes de ces ondes à partir de 2015. L'hypothèse audacieuse d'Einstein, produite par déduction, s'est ainsi trouvée confirmée à l'occasion d'observations prévues pour la tester. C'est bien parce qu'elle a pris le risque de se tromper (en allant contre les évidences de notre expérience quotidienne) que l'hypothèse a permis à la raison de concevoir une expérience décisive (par des instruments, pouvoir conduire des observations espérées si l'hypothèse s'avère juste).

Réflexion 2 : La raison peut-elle tout expliquer ? (p. 96-99)

Texte 3 : Il faut suivre le *logos* (p. 96)

Objectif et intérêt du texte

Aristote montre dans ce texte que, préalablement à tout exercice de la raison, cette dernière doit se trouver dans une attitude adéquate face au réel qu'elle s'apprête à explorer. Quelle que soit la méthode suivie, pas de découverte possible s'il n'y a pas d'abord d'ouverture aux choses. De la qualité de cette première présence aux choses du monde dépendra probablement ensuite celle des opérations que la raison leur appliquera. Il faut commencer par savoir s'étonner, et cette disposition d'esprit n'est pas première, mais acquise, et elle doit être entretenue. C'est à cette condition que le *logos*, ensuite, pourra saisir les choses et en faire des objets de connaissance.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

À la suite des exemples pris par Aristote, on peut montrer que les explications proposées par la science contemporaine à propos de l'origine de l'univers ne sont pas moins étonnantes que celles proposées autrefois par les mythologies antiques. Ce qui est étonnant alors, c'est notre capacité à nous étonner de ce que tel dieu soit sorti de la cuisse de Jupiter, mais pas de ce que, selon la science, la totalité de l'univers connu provient d'un point mathématique sans épaisseur ni volume selon la théorie du Big Bang. La même raison ironique ne voit pas qu'elle continue de se soumettre volontiers pour peu qu'on lui donne les apparences d'un discours acceptable. Sur un autre plan, l'exemple des tables sur lesquelles les élèves écrivent montre que les mots utilisés ne désignent rien parfois. On parle de tables en « bois » alors que leur surface est généralement recouverte d'une pellicule plastique. On suppose alors le bois à l'intérieur, mais on peut s'interroger sur le soin pris à cacher la matière par une autre. Sauf si on découvre que le bois – de l'aggloméré – recouvre en fait beaucoup d'essences sous forme de copeaux compressés et tenus grâce à de la colle. Auquel cas on voit que la table est surtout faite de pétrole. Le fait que l'on parle de table en bois n'a pas de rapport avec ce qu'est la table, mais tient au regard porté sur elle.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

On peut se servir du texte – comme d'autres de Platon ou de Voltaire – pour montrer comment la philosophie articule différents types de discours, donc d'usages de la raison, supposés par le merveilleux, le fantastique, la mythologie et la science-fiction.

Corrigé de la question sur le texte

Par elles-mêmes, les choses ne sont ni étonnantes, ni non étonnantes. Elles sont. Le caractère étonnant ou non n'appartient pas à la chose elle-même, mais est une qualité de la chose produite par





notre jugement sur elle. Comme toute forme de jugement, cela s'apprend. Pour qui sait s'étonner, toute chose peut alors devenir étonnante. À l'inverse, s'étonner de quoi que ce soit est probablement le signe d'une raison qui croit savoir, mais ne sait pas. Plus on sait, et d'un savoir solidement réfléchi, plus les objets deviennent étonnants, car notre capacité à les interroger s'accroît.

Pistes de réponse au débat

- Si, comme on le dit parfois, la raison est la faculté des principes, c'est parce qu'elle donne accès à ce qui est premier. Par définition alors, la raison ne dépend de rien d'autre qu'elle-même pour assurer son propre exercice. Vouloir trouver hors d'elle les principes et méthodes qui lui permettent de constituer des savoirs conduirait à nier ce qu'elle est. La raison doit être à elle-même sa propre fin et à ce titre, refuser de se mettre au service de quelque fin que ce soit qui lui serait imposée. S'il lui arrive de se subordonner à des finalités externes, c'est parce qu'elle renonce à elle-même. En acceptant que ces finalités soient par ailleurs utilitaires, elle renonce à ce qu'Aristote croit être à la fois la manifestation et une condition fondamentale de sa liberté. C'est parce qu'on n'a plus besoin de réfléchir aux moyens de subsistance qu'on est rendu disponible pour une activité plus noble, telle que la politique, qui traite de la justice des projets de société.

- Pourtant, l'histoire donne de nombreux exemples de cette servitude volontaire. La raison a régulièrement accepté qu'il ne lui appartienne plus de juger de la valeur des fins poursuivies. Par exemple, quand la raison reçoit du pouvoir politique, de la société civile, du monde économique ou des attentes de l'époque, l'objet de ses recherches se trouve déterminé par les intérêts particuliers du moment, variables et éphémères, plutôt que par la considération de ce qui est peut-être universel en chacun d'eux. En tous ces cas, la raison se trouve condamnée à rendre compte de ses productions non pas du fait de son incapacité à produire une vérité, mais de l'utile. La vérité n'est plus à elle-même son propre critère et ne constitue plus une fin en soi, mais se trouve être ce qui mérite d'être évalué soi-même. L'utilitarisme désigne la conviction que la raison doit se mettre au service d'une fin propre à l'utilité immédiatement perceptible, autrement dit, d'un but utilitaire.

- Ce culte de l'utilité n'est évidemment pas sans danger. Il correspond à un renoncement majeur de la part de la raison. Pire, élevée au rang d'évidence, cette renonciation une forme de violence qui ne porte pas son nom. En se faisant un devoir de s'y soumettre sans la questionner, la raison avoue qu'elle est elle-même devenue sans doute étrangère à sa destination. Qui décidera de l'utilité de la raison, et selon quel critère ? Des hommes libres ? Ou au contraire, des hommes esclaves – d'eux-mêmes, de l'idéologie de l'utile, qui ne voit pas qu'il y a plus d'humanité dans l'œuvre gratuite d'un peintre que dans l'outil qui prolonge le bras ?

Texte 4 : L'usage scientifique de la raison (p. 98)

Objectif et intérêt du texte

Bachelard explique ici que la raison scientifique, pour s'exercer, doit se libérer de deux types de déterminations : l'une intérieure, provenant de notre propre subjectivité (hiérarchies individuelles), l'autre extérieure, dépendant des choix effectués par une culture (préférences collectives). Dans les deux cas, ces déterminations conduisent à imposer à un objet des caractéristiques qui lui sont étrangères. Par opposition, l'objectivité ne pourra être atteinte que si chaque raison renonce à ses particularités pour s'élever vers une forme commune capable à la fois d'expliciter un raisonnement et le moyen de faire par soi-même l'expérience de sa vérité.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

Chaque raison s'exerce *ici et maintenant*, c'est-à-dire à partir d'un moment et d'un lieu qui conditionnent en partie son exercice. Sur un plan individuel, même celui qui affirme ne croire en rien juge de tout en permanence car il lui faut faire des choix à chaque instant. Le système de valeurs selon lequel il construit ses jugements est le produit de son histoire. Par exemple, du fait du traitement de l'information sur les réseaux sociaux, telle personne sera conduite à penser que ce qui est important doit être spectaculaire. Ou bien, qu'une bonne enceinte Hifi se reconnaît à sa capacité à reproduire les basses fréquences, parce que le type de musique à laquelle elle est habituée la confronte à ce type de fréquences plutôt qu'aux médiums de la voix humaine ou des instruments de la musique classique. On

Document sous licence libre Creative Commons





croit qu'une description détaillée nous conduit à la vérité de l'objet, alors qu'elle ne fait que témoigner de notre goût, toujours très personnel, pour les détails, indifférente à la chose même en réalité. La raison doit changer le sol sur lequel elle se produit et inventer des conditions nouvelles, qu'elle se choisit. Plutôt que le temps ou le lieu présent, la raison se projettera dans un moment à venir, un espace inhabituel, vierge de tout préférence, où la raison pourra faire face aux objets plutôt qu'à elle-même. C'est pourquoi, par exemple, les congrès scientifiques ont souvent lieu dans des pays tiers, afin que le lobbying des grands industriels ne puisse s'exercer facilement. C'est aussi pour cela que les preuves d'une théorie seront d'autant plus importantes que les conditions dans lesquelles s'était énoncée une théorie ne permettaient pas de concevoir les moyens techniques que l'avenir inventerait pour la tester. À l'inverse, en effet, on pourrait craindre que telle marque de voitures diesel ou de smartphones ne fausse les tests en optimisant ses produits au vu de ce qu'elle sait des épreuves auxquelles ils seront soumis.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

On peut profiter de l'occasion pour faire travailler la nuance introduite par Bachelard entre prédiction permise par la théorie scientifique d'un futur fait observable et prédication volontariste faisant exister un espace commun à toutes les raisons mais qui n'existe pas encore.

Corrigé de la question sur le texte

La rationalité scientifique repose sur l'usage d'un ensemble de méthodes communes et de présupposés partagés. Par définition, ils constituent des éléments provisoires dont la fonction est, à un instant donné, de proposer des procédures sur lesquelles les différentes formes culturelles prises par la raison peuvent s'entendre afin de surmonter leurs particularismes et produire concepts ou théories scientifiques. À ce titre, contre Bachelard, on peut défendre l'idée que la raison, et encore plus dans son usage scientifique, repose intégralement sur des conventions. Mais à la différence des conventions simplement culturelles, les conventions scientifiques n'oublient pas leur valeur purement fonctionnelle. L'incertitude de ces éléments fondamentaux du savoir positif est non seulement posée clairement par les sciences afin de ne jamais être oubliée, mais elle est aussi souhaitée comme un moteur permanent permettant à la science de se maintenir en mouvement. Contre la tentation de se faire passer pour des vérités acquises, les conventions scientifiques sont maintenues dans leur fragilité du fait même des démarches retenues : une expérience n'apporte que la preuve qu'elle peut, l'hypothèse ne vaut que le temps que mettra une autre à surgir, plus apte à expliquer les phénomènes décrits.

Texte 5 : La raison peut-elle comprendre l'infini ? (p. 98)

Objectif et intérêt du texte

Pascal explique que la raison n'est adaptée qu'aux échelles moyennes des différentes réalités auxquelles elle est confrontée ; infiniment petit et infiniment grand lui échappent également. Rapporté à la longue chaîne des raisons que l'on peut supposer à l'œuvre dans un univers créé par Dieu, cela signifie que ni le premier principe – au commencement de tout, chronologiquement, rationnellement, ontologiquement – ni la dernière des conséquences – à la toute fin de cette chaîne de raisons – ne sont accessibles à notre faculté limitée. Ce n'est qu'en réduisant l'univers à ce qu'il n'est pas – une sphère dont le centre nous serait connu et observable – qu'on le ramène à quelque chose de connaissable, mais au mépris de sa réalité.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

Le premier paragraphe décrit un mouvement que l'on peut comparer à celui de la sonde Voyager 1. Lancée en 1977 et ayant dépassé Saturne, son ultime mission à l'intérieur du système solaire consistait à effectuer une manœuvre de retournement afin de prendre une dernière photographie avant d'éteindre son système d'imagerie : celle de la Terre. Sur les 600 000 pixels composant une image de l'époque, notre planète représente moins d'un pixel. Ce « *pale blue dot* » reste la photographie la plus lointaine réalisée de notre planète. Comme chez Pascal, sa force repose moins sur sa précision scientifique que





sur sa capacité évocatrice, souhaitée par Carl Sagan, l'astrophysicien en charge du projet avec la NASA.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

Pascal joue avec le double sens de comprendre. Physiquement, en comprenant, il s'agit d'intégrer dans un tout qui tend à se substituer aux parties et à en assurer l'unité. Intellectuellement, par la compréhension, il s'agit d'établir des liens entre des parties dont la cohérence dépend à chaque instant de la capacité à reproduire les raisons de ce tout. Fragilité et solidité sont alors à repenser. Ce texte permet aussi de distinguer imagination et raison. Comme Descartes ou bien plus tard Rousseau, Pascal pense que l'imagination ne permet pas le même niveau d'abstraction car elle est contrainte de produire ses objets par combinaison d'images de réalités existantes.

Corrigé de la question sur le texte

Par ses opérations, la raison plie le réel à ses propres exigences. Elle lui donne une forme – rationnelle, quantitative, discontinue – au moyen de laquelle elle sait pouvoir, ensuite, agir sur lui en lui appliquant ses méthodes – analyse, explication, jugement. Si la raison saisit ce qui est, elle le saisit donc en le façonnant. En se tournant vers l'homme, la raison n'en saisit alors que ce qu'elle peut identifier : des activités de représentation et de production. Elle est aussi amenée à supposer que ces activités se rapportent à un fondement stable où elles trouveraient une origine. De là l'idée que l'homme serait une substance pensante inscrite au sein des choses – Bachelard dirait que la raison est ici atteinte de chosisme – et que sa qualité essentielle est de raisonner – ce qui tombe bien puisque c'est ce que la raison sait faire.

Mais cette trahison nécessaire de la raison est aussi le moyen de penser ses objets. L'idée même d'échapper aux effets d'un tel travail de mise en forme du réel serait absurde : cela reviendrait à se priver du moyen de saisir quoi que ce soit. Les choses ne sont pas encore des objets ; elles le deviennent en étant saisies par la raison et prises dans le langage. Or ses structures les plus fondamentales (syntaxe, lexique) conduisent à découper le réel et à lui imposer des articulations étrangères. Cette violence symbolique est constitutive de tout objet et par extension, lorsque les objets sont mis en relation par le jugement humain, de tout monde. Ainsi, à défaut de pouvoir accéder à l'essence même de tout homme et de pouvoir la comparer à la représentation que nous en avons construite, ce qu'on peut en saisir au moyen du discours rationnel conduit à poser l'homme comme un tout aux parties souvent contradictoires, le produit d'une histoire discontinue où les efforts de compréhension sont autant de tentatives pour penser des liens entre ces parties impossibles à unir. Ni ange ni bête.

Le logicien de Port-Royal sait bien que ce n'est qu'en relation avec un mot que la signification peut être pensée ; indépendamment de sa forme linguistique, elle n'est qu'un rêve. L'homme ne peut être pensé indépendamment du récit que la raison en fait. Peut-être n'est-il qu'un rêve. Ou bien un horizon que la raison a le devoir de poser.

Focus : L'existentialisme et la raison (p. 99)

L'intérêt du focus est de montrer que la philosophie existentialiste de Sartre, parce qu'elle est athée, refuse tout principe qui déterminerait par avance ce qu'une existence doit être. La raison permettant de fixer un processus semble inopérante pour prévoir et concevoir une existence. Cependant, Sartre indique bien que toutes les existences ne se valent pas. Si l'on peut juger d'une existence en fonction de sa sincérité et de son engagement libre et pour la liberté, on ne peut pas en déterminer le cours par un processus raisonnable. En bref, la raison aide à mesurer le degré de liberté d'une existence sans en déterminer le cours, l'homme se détermine dans l'incertitude du chemin.

Texte 6 : L'existence humaine peut-elle s'expliquer ? (p. 99)

Objectif et intérêt du texte

Document sous licence libre Creative Commons





Sartre rappelle dans ce texte que la raison, en particulier la rationalité technique telle qu'on la trouve dans la production industrielle, ne fait dans le fond toujours qu'une seule et même opération : déduire une conclusion d'une autre en la tirant de ce qui précède suivant un lien jugé nécessaire. Pas étonnant que la raison européenne, dans ses différentes formes, ait été régulièrement fascinée par l'esprit de système, ni qu'elle ait essayé de penser l'existence humaine suivant ce même modèle. Mais elle commet une double faute, ce faisant. L'existence est un mode d'être irréductible à celui des choses, et la raison ne peut déduire l'existence d'une essence.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

Il est possible de reprendre l'exemple de l'objet technique pour illustrer la thèse de Sartre. Dans l'effort de reconstruction et de réindustrialisation d'après-guerre, du fait de la technicité de plus en plus importante des objets à fabriquer, artisans, architectes, ingénieurs commencent par représenter l'objet à produire sous la forme d'un schéma ou d'un plan, puis produiront de premiers exemplaires, à échelle réduite si nécessaire, afin d'expérimenter les contraintes matérielles réelles. Aujourd'hui, la conception abstraite de l'objet s'étend plus loin encore puisque la CAO implique souvent une PAO : non seulement on représente l'objet sur ordinateur, mais on y modélise aussi ses réactions, économisant ainsi de précieux tests. Les fameux crash test demeurent nécessaires pour tester la résistance mécanique d'une structure automobile, mais ils témoignent surtout des progrès réalisés. La simulation sur ordinateur confirme la thèse de Sartre : pas de production d'un objet technique sans concept, inversement l'homme ne peut avoir une conception préalable à son existence.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

Sartre permet de faire jouer une distinction entre avenir et futur. Dans la liberté humaine, il y a une indétermination radicale : ce qui reste à venir n'est pas déductible de ce qui précède. À l'inverse, avec le futur, la réalité apparaît comme la conséquence de potentialités inscrites dans le présent.

Corrigé de la question dans la marge

L'homme se définit librement car c'est un être qui peut se choisir. En revanche, il ne peut pas ne pas se choisir.

Corrigé de la question sur le texte

La raison produit des jugements de valeur et à ce titre, hiérarchise les possibilités d'existence. Par ailleurs, elle met en relation les objets ainsi produits afin d'en proposer une compréhension. Plutôt que des faits sans liens, par son travail, la raison permet une unité du réel et donne du sens. Les expériences accumulées deviennent chemin. Sans raisonner, pas de choix possible car on ne dispose pas d'objets entre lesquels choisir. La raison est nécessaire au choix d'une existence. Mais si c'est bien d'exister dont il s'agit, le chemin ne peut totalement précéder son déroulement. Comme le pense Bergson, il y a toujours plus dans la réalisation que dans le projet ; la représentation de ce qui pourrait advenir va aussi loin que le permet la raison mais il serait déraisonnable d'attendre de ce qui précède l'existence qu'elle nous dise en quoi elle consistera. Au mieux, elle nous renseignera sur ce qui était possible. Mais ce sont les conditions particulières d'une existence humaine qui déterminent ce qui, parmi tous les possibles, deviendra la condition de tel homme.

Corrigé de l'activité (p. 99)

- Présenté par Anselme (voir sa biographie et les principaux enjeux de sa pensée dans les compléments numériques du manuel), l'argument ontologique consiste à conclure l'existence de Dieu de l'analyse même de son concept. Du fait de ce qu'il est, son existence dans l'espace et le temps est non seulement une possibilité offerte par son essence, mais une nécessité logique car il serait imparfait si chacune des possibilités inscrites dans son être ne se trouvait pas aussi, de fait, réalisée. La non réalisation de la totalité des possibles serait la marque d'une





contradiction au sein même de la définition de Dieu. Cet écart, à l'inverse, constitue, le signe même de l'humanité.

- En faisant de chaque sujet le seul responsable de sa propre définition, l'existentialisme de Sartre critique radicalement l'idée traditionnelle de destin. Aucun déterminisme ne peut s'exercer depuis une prétendue nature humaine (qui n'est rien préalablement à sa manifestation dans le temps et l'espace, sous la forme de telle existence humaine) ni depuis un quelconque concept d'humanité (dont Dieu n'est plus dépositaire, tel l'artisan qui conçoit son œuvre à partir de ce que l'idée de l'objet définit comme parcours). Contre un destin niant le temps et lui refusant toute valeur intrinsèque, l'existence marque le triomphe de l'historicité. Mais en rendant chaque sujet responsable, à sa façon, de la part d'humanité qu'il lui échoit du fait de sa naissance, Sartre met en relation les différents sujets. Ils se trouvent alors comme pris malgré eux dans une temporalité plus longue, qui excède les contours de leur propre histoire. En se manifestant chez tel sujet sous telle forme particulière, la condition humaine contribue à éclairer en retour, pour tous les autres, la totalité des potentialités révélées par les différentes conditions de son apparition, historiquement et culturellement. L'existence humaine nous engage alors en fait toujours aussi auprès des autres. Ce lien agit comme une nécessité et parce qu'il ne peut être défait sans renoncer à la responsabilité qui définit tout homme, il constitue une forme de destin collectif.

Réflexion 3 : La raison est-elle fondatrice de la politique ? (p. 100-103)

Texte 7 : La raison doit-elle choisir entre deux conceptions du devoir ? (p. 100)

Objectif et intérêt du texte

Max Weber permet de montrer non seulement que la raison peut s'exercer selon deux modalités déjà distinguées par Kant (raison pure soucieuse de se déterminer selon des principes internes *a priori*, raison pratique soucieuse de prendre en compte son inscription *a posteriori* dans le réel), mais qu'à l'intérieur même de la raison pratique, au moment d'agir (et plus particulièrement en politique), on peut distinguer à nouveau deux façons de diriger son action. Plutôt que de poser deux types d'éthiques, Weber essaye de montrer que toute éthique implique un double travail de la raison : déduction des principes généraux vers les particularités de l'action, et inversement, remontée du singulier vers l'universel.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

Dès son allégorie de la caverne (voir le commentaire du livre VII proposée dans les compléments numériques), Platon montre que la difficulté pour la raison ne sera pas tant de sortir de la caverne que d'y retourner, voire même, de penser les allers-retours de la pensée. Dit autrement, le défi consiste sans doute à penser l'articulation de la raison et du réel, plutôt que la raison pour elle-même ou la réalité en soi. Cette intersection – également pensée par Weber dans *Le savant et le politique* – peut s'illustrer facilement au travers de la décision de l'État français de fonder de l'ENA après la Seconde Guerre mondiale, pour que les hommes politiques aient la maîtrise de ces deux aspects au moment d'agir. L'éthique, en politique, correspond au point où le savoir rationnel a suffisamment préparé l'action pour savoir qu'il lui faut accepter que l'expérience seule puisse trancher. De la même façon, ayant sélectionné les meilleurs astronautes, la jeune NASA retiendra finalement un critère apparemment peu rationnel mais très raisonnable pour choisir le commandant d'Apollo 11 : celui qui avait réchappé au plus grand nombre de crashes sans en paraître ému : Armstrong. Il finira le vol en mode manuel et sans trembler, le jour J.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte





On peut profiter de ce texte pour mettre en place la distinction entre morale et éthique. Mais il peut aussi servir à introduire la vertu aristotélicienne, qui se trouve en un sens à l'intersection de ces deux éthiques, comme prise entre deux nécessités du point de vue rationnel : celle de s'inscrire durablement dans le réel par le biais d'un engagement répété et par l'institution d'une habitude, et celle de s'adosser à un système de valeurs dont elle s'inspire à chaque fois qu'elle doit produire un jugement.

Corrigé de la question sur le texte

Dans une démonstration, la raison suit un processus hypothético-déductif. Elle n'ajoute rien à ce que la définition a posé. Le principe de l'analyse, en décomposant ce qui s'y trouve, suffit à produire les éléments du savoir. Le réel est alors absolument étranger à la façon dont la raison se conduit elle-même. En elle, la raison trouve tout ce qui lui est nécessaire pour s'exercer : contenus et méthodes. Pour Kant, les concepts *a priori* de l'entendement suffisent alors à lier ces différents objets et à décrire un horizon vers lequel la raison se déploie. Mais s'agit-il ici de véritables décisions ? La raison se soumet plutôt à une nécessité interne qui exclut toute décision ; elle ne soupèse rien ; elle suit ce que la logique contraint de poser. Cette raison n'exerce pas de responsabilité réelle car elle ne prend pas de risque. Elle ne sort pas d'elle-même, elle reste « bien au chaud » comme Sartre le disait de la conscience de Descartes, retirée du monde. Or la difficulté n'est pas de se mouvoir parmi les idées, mais de retourner vers le sensible pour y tester leur capacité à éclairer le réel, ou à le mouvoir. Quelle est la valeur d'une idée incapable de changer les choses ? La portée révolutionnaire d'une représentation est peut-être un critère possible de sa vérité.

Texte complémentaire : À quelles conditions peut-on appliquer la distinction de Weber à Charlie Hebdo ? (p.101)

Cet article de *Libération* permet de mettre à l'épreuve du réel la distinction de Weber. Elle semble éclairante dans la mesure où elle permet d'établir une ligne de partage entre deux postures intellectuelles qui correspondent à celles que l'on a effectivement observées. Mais – outre les difficultés relevées – on peut aussi reprocher à l'article de passer sous silence certaines questions qu'il peut soulever. Faut-il penser que ceux qui ont commis les actes terroristes le faisaient aussi par conviction ? Ce serait confondre conviction et fanatisme. Peut-on envisager que ceux qui ont pris ce qui s'est avéré être, *a posteriori*, les bonnes décisions, l'ont fait parce qu'ils étaient gouvernés par une éthique de responsabilité ? Devant une situation sans précédent, impossible de prévoir quoi que ce soit, surtout pas l'effet de ses propres décisions ; les acteurs de ce drame ont souvent agi par réflexe, sans avoir le temps de peser leurs décisions. Les héros sont toujours des constructions rétrospectives, motivées par des raisons exogènes, notamment le besoin d'une société de se trouver des raisons de croire en la valeur supérieure de ses principes quand ils sont attaqués, ou celles d'un État, qui détourne l'attention de ses éventuels manquements.

Ainsi, la distinction de Weber est en partie opérante mais comme il le prévoit lui-même, elle doit être maniée avec précaution. Cet article identifie plusieurs conditions à respecter. Concernant l'éthique de responsabilité, la prise en compte des effets de seuil induits par la médiatisation des prises de position : ce qui est énoncé avec prudence se trouve souvent *in fine* simplifié, conduisant à son tour à une radicalisation des positions adverses. Pour ce qui concerne l'éthique de conviction, la nécessaire prise en compte des situations de prise de parole : à vouloir défendre coûte que coûte certains principes garantissant la dignité des interlocuteurs, la prise de parole pourrait conduire, paradoxalement, à la disparition des conditions d'un dialogue raisonnable des raisons dans un espace démocratique qu'elle revendique pourtant.

Texte 8 : La République : un corps moral et collectif (p. 102)

Objectif et intérêt du texte

Rousseau pose un principe fondamental de toute société : le contrat social, que l'on appellera aussi pacte républicain. Sa clause est audacieuse – l'aliénation – et elle mérite d'être rappelée. Mais l'intérêt est sans doute de montrer que tout contrat social – et symétriquement, tout sujet de droit – est à la fois cause et effet du politique. Rousseau pose une série de distinctions qui font de chaque sujet rationnel

Document sous licence libre Creative Commons





(et de toute société de sujets rationnels) toujours à la fois ce qui produit la loi et ce qui y obéit. Même souverain, ou justement parce qu'il accède à la souveraineté, un peuple n'est pas au-dessus de la loi : il en est le produit et il l'élève à ce que sa raison est capable d'en exiger.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

L'égalité n'est pas de nature mais d'institution : elle est l'effet de l'aliénation de chacun à tous. C'est sans doute pour cela que l'armée a institué le port de l'uniforme : lorsque chacun porte la même tenue, sans autres distinctions que celles que nos actions nous ont valu, les inégalités de naissance, de condition sociale, de chance, deviennent sans importance et chacun devient l'égal de son voisin. Cette égalité n'est pas subie ou imposée, mais choisie et désirée ; on est militaire parce qu'on s'est engagé. C'est de cette volonté partagée que naîtront les institutions offrant à chacun la possibilité d'espérer la même chose pour lui-même comme pour les autres, avec la garantie que cette chance sera réelle du fait du même engagement constaté chez les autres.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

On peut profiter de ce texte pour distinguer citoyen, individu, et personne.

Corrigé de la question sur le texte

Nous ne naissons pas citoyen mais nous le devenons. Dans sa forme initiale, la raison est conditionnée par les circonstances qui l'ont vu naître et l'homme rationnel est à l'image de la rationalité de son époque. Devenue adulte et se réfléchissant, suivant la loi positiviste du développement de l'esprit ou la progression dialectique hégélienne, la raison surmonte cependant ses propres contradictions et cherche à se donner une forme universelle en même temps que constante. Le citoyen sera cette forme, que l'histoire de chaque peuple produit selon le génie qui est le sien, mais qui converge vers la reconnaissance de droits fondamentaux et d'une dignité transcendant les particularités de chaque culture. Déposée dans le droit positif et élevée au rang de dignité universelle par la déclaration universelle des droits de l'homme, la citoyenneté s'accorde en même temps qu'on reconnaît à chaque homme la faculté de raisonner. Durablement et universellement.

Texte 9 : Notre devoir politique est de penser (p. 102)

Objectif et intérêt du texte

Hannah Arendt montre que chaque citoyen est responsable de l'existence du politique : l'espace public, par lui-même, n'est rien ; il n'existe que tant que chaque raison éprouve le désir de le faire exister. Ce désir se confond avec celui de penser. C'est pourquoi les totalitarismes ont toujours travaillé à le faire disparaître afin que les individus, isolés, ne disposent plus du moyen de faire surgir une réalité différente, par la force du dialogue qui réveille l'esprit critique. Quand la pensée s'arrête, on ne s'attache plus aux institutions pour le sens qu'elles auraient, mais parce qu'elles nous évitent la peine d'en produire de nouvelles. Nous sommes alors complices de ce qui nous accable.

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

La répétition contribue à instituer un enchaînement d'actions qui, mécanisées, n'ont plus besoin d'être pensées. Leur efficacité croît d'autant. La valeur d'une habitude n'est pas de permettre la pensée, mais d'institutionnaliser un enchaînement. Lorsque le régime nazi s'est installé politiquement en Allemagne, il a institué un usage de la langue allemande qui reposait sur des comparaisons avec la nature ou le monde animal. Le terme de *Blitzkrieg* (guerre éclair) est un exemple de cette inflexion. Le but de cet usage du langage était d'associer le 3^e Reich à une puissance naturelle. Victor Klemperer a analysé la montée en puissance de cette nouvelle langue qu'il a nommé la LTI, la langue du Troisième Reich. C'est parce que le citoyen est habitué à ne plus penser, à ne plus décider, ici de la pertinence des mots, qu'il est si simple ensuite d'installer un nouveau code qui ne mobilise plus la raison.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte

Document sous licence libre Creative Commons





Arendt permet de poser des distinctions importantes entre totalitarisme et absolutisme voire souveraineté. La modernité n'a pas seulement conduit à augmenter les moyens et les domaines de la souveraineté ou à l'exposer à de nouveaux dangers. Elle a peut-être aussi révélé une tentation et une violence inscrite en toute raison, anticipée par Heidegger, mais que l'Europe du XX^e siècle a malheureusement contribué à illustrer d'une façon inédite en lui donnant une dimension politique.

Corrigé de la question sur le texte

Arendt rejoint une définition ancienne de la liberté comme autonomie : c'est en obéissant à ce qu'elle trouve en elle que la raison kantienne échappe à l'esclavage du corps ou des mauvais maîtres ; Rousseau explique que la contradiction apparente entre sujets et institutions est alors résolue par l'obéissance à la loi, qui n'est que l'expression de la raison dans sa forme la plus réfléchie et maîtrisée. Obéir à la loi serait ainsi doublement raisonnable : parce qu'elle témoigne de notre capacité à reconnaître le vrai et le juste et à le vouloir quand on lui fait face, confirmant la conviction de Socrate ; ou bien, à défaut d'en être déjà capable, parce que l'obéissance à la loi permet de nous élever en nous habituant à la contemplation de notre devoir, comme déposé dans la loi. Mais tout ce qui est légal n'est pas légitime : si, de droit, la loi est la forme positive prise par la représentation des droits fondamentaux attachés à notre humanité, de fait, il faut reconnaître qu'elle conduit aussi à ce que le sens mis dans telle formulation tende à se perdre, ou pire, que le légalisme n'ait parfois été qu'une façon de légitimer l'injustifiable en lui donnant une forme légale supposée provoquer en chacun un respect inconditionnel, en même temps qu'elle autorise le recours à la force puisque l'État dispose du monopole de la violence légitime, selon le mot de Weber. Le légalisme, victime de son idolâtrie de la loi, se rend alors complice des États et des systèmes juridiques les plus cyniques – à supposer que le droit puisse ne pas l'être, ce dont doute Marx. L'ambiguïté de la loi ne suffit cependant pas à excuser les injustices auxquelles une obéissance naïve peut conduire. Il appartient à chaque citoyen de maintenir son contrôle et de continuer de penser, sans se laisser dessaisir par les institutions de ce devoir qui ne se délègue pas. Le vrai combat n'est pas alors contre le tyran mais contre soi, contre les tentations inscrites en chaque raison, qui croit pouvoir se dispenser de continuer de penser sous prétexte qu'elle a déjà pensé, comme le rappelle Alain. Quand le nombre de lois augmente, le pouvoir judiciaire se propose de juridiciser un nombre croissant de domaines et il prend soin de former ses magistrats à une jurisprudence croissant de façon exponentielle. De contre-pouvoir, la justice devient pouvoir. La république des juges n'est pas moins un danger que l'absence de lois. Arendt remet alors le citoyen là où il doit être : au centre de l'espace public et d'en refaire le fondement de toute politique juste.

Texte 10 : L'histoire est l'œuvre de la Raison (p. 103)

Objectif et intérêt du texte

Ce texte de Hegel permet de montrer que la raison a une histoire et sans doute même, qu'elle est son histoire. Indissociable des formes dans lesquelles elle se dépose et où elle prend conscience d'elle-même, la raison devient une épopée où chaque peuple, chaque génie national, chaque réussite mais aussi chaque échec a un rôle à jouer. Cet enthousiasme très hégélien pourra être utilement confronté à ses propres limites (liberté réduite des différents acteurs, grandes totalisations niant les particularités du réel pensé, etc.).

Exemples pour illustrer la thèse de l'auteur

D'après Hegel les hommes font l'histoire sans considération consciente envers la raison universelle. Cependant, à leur insu, ils contribuent à la Raison dans l'Histoire. Ainsi pour asseoir son pouvoir, Napoléon rédige le code civil, mais l'intérêt de ce code de droit dépasse de loin ses conquêtes et son existence personnelle.

Distinctions conceptuelles importantes pour comprendre le texte





Ce texte de Hegel permet de questionner l'articulation entre nécessité et hasard. Ce hasard, apparemment rejeté au nom d'un réel rationnel, mais que Cournot puis d'autres, notamment en biologie, auront à cœur de réintégrer au sein même du rationnel, donc du réel.

Corrigé de la question sur le texte

Si on en croit Hegel, l'histoire n'est que la réalisation progressive de la raison. Au travers de ses différentes manifestations, la raison prend conscience d'elle-même, se reconnaît dans ce qui n'était pas elle, intègre ces caractéristiques nouvelles dans une nouvelle représentation de ses propres potentialités. Au terme de ce mouvement dialectique, quand la raison a épuisé la somme des possibles que son essence contenait, la raison se contemple elle-même et – selon Fukuyama – induit une fin de l'histoire. Les peuples sont le moteur de ce mouvement en offrant à la raison le moyen de multiplier les occasions de ces prises de conscience successives, à deux niveaux : chaque sujet le composant, à travers l'individuation de la raison en lui, explore à sa façon ce que son essence rationnelle lui impose ; collectivement ensuite, grâce à une forme de conscience partagée mais dont le génie est propre à chaque culture, un peuple produit des œuvres – artistiques, intellectuelles, juridiques – manifestant le degré de conscience auquel il est parvenu du rôle qu'il a à jouer dans le progrès universel de la raison. Le peuple est l'échelle à partir de laquelle la compréhension de la raison par elle-même devient un moyen d'action réel au sein de l'histoire.

Mais Hegel lui-même le reconnaît : les grands hommes, s'ils sont effectivement souvent à la tête de puissants courants qui en font des acteurs majeurs de l'histoire, n'ont pas nécessairement conscience de la logique qu'ils servent. Animés par la passion, ils sont engagés dans un processus d'abord étranger à la raison, même si paradoxalement cette dernière y trouve le moteur de son propre développement. Par ailleurs, si le droit constitue la forme privilégiée dans laquelle se dépose et se pense un peuple, chaque système juridique incarne lui-même une conscience partielle vouée à être dépassée, y compris lorsque le mouvement semble avoir pourtant produit tout ce qu'on attendait de lui à l'échelle d'un peuple et qu'un droit positif incarne le plus haut niveau de conscience historiquement atteint : Napoléon est certes « l'esprit universel à cheval », mais c'est un homme qui, en traversant l'Europe, a l'intuition que reste à construire un droit international dans lequel les différents droits nationaux trouveraient à se subsumer.

À chaque échelle sa conscience et réciproquement, à chaque conscience son échelle. Un peuple est sans doute la dimension à partir de laquelle certaines grandes lignes trouvent à se dessiner et à s'imposer historiquement. Mais il n'est lui-même que l'échelle à laquelle telle forme de raison, historiquement déterminée, pouvait provisoirement accéder. Le plan que la raison semble suivre ne la précède sans doute pas, en réalité ; il est l'effet d'une illusion rétrospective de la raison quand elle se retourne sur ses propres pas et qu'elle contemple le chemin qu'elle a parcouru jusqu'au promontoire d'où elle se contemple elle-même. Le plan ne fait pas le chemin suivi, ni par l'individu ni par le peuple ; c'est le chemin suivi qui fait le plan, en lui donnant les moyens de se penser.

Corrigé de l'activité (p. 103)

1- Rousseau, Arendt et Hegel se rejoignent probablement sur un point, explicité par le dernier des trois auteurs : la raison ne peut s'exercer que lorsqu'elle se pose en « pour soi », lorsqu'elle se pense comme « but » qu'elle se donne à elle-même. Dans ces conditions, la raison « se perd » lorsqu'elle oublie son but, qu'elle n'en a pas encore pris conscience ou qu'elle le confond avec un autre.

Pour Hegel, l'homme « perd la raison » lorsqu'il ne s'est pas encore élevé jusqu'à la conscience de ce qu'il représente à l'échelle de « l'histoire universelle » et que sa raison, encore étrangère à elle-même, demeure « subjective, particulière » dans son usage, livrée au « hasard », plutôt que de viser un « absolu ». La représentation de ce que chaque « peuple » peut constituer comme progrès dans la conscience de la « Raison » fera sortir de cet usage encore prisonnier du « hasard ».

Pour Arendt, un homme « perd la raison » quand il renonce à exercer son esprit critique et qu'il ne demande plus aux valeurs morales – anciennes ou nouvelles – de « rendre compte » de leur propre fondement. La raison devient alors indifférente à son propre « but » et accepte « n'importe (le)quel » pourvu qu'il « prétende » justifier le remplacement d'un ancien « code » par un nouveau. Ce qui compte





n'est plus le contenu du « commandement » – ou de l'impératif dirait Kant – mais le fait qu'il y ait un commandement et donc un abandon possible de la raison à ce qui la commande.

Rousseau rappelle que cet abandon n'est que folie d'une raison qui a manifestement perdu son chemin. Si chaque « associé » peut bien vouloir sa propre « aliénation totale » à « toute la communauté », c'est parce que cette aliénation ne se fait pas sans condition. La communauté – le « corps moral et collectif » – n'existe pas tant que cette aliénation n'a pas été faite par tous et de la même façon : « tout entier », « sans réserve », « à personne ». Si ces conditions sont réunies, l'acte d'aliénation devient alors aussi un « acte d'association » et « on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd » : mieux garanti car la « personne particulière » devient « personne publique », jamais non plus complètement passive – comme le craint Arendt – puisque derrière les « sujets » ou les « citoyens » se trouvent toujours les mêmes associés « participants à l'autorité souveraine ».

2- À l'évidence, Arendt ne partage pas l'optimisme de Rousseau quant au désir des hommes de participer à la *res publica*. Si elle fait bien de l'engagement de chacun la condition d'existence de tout espace public, et par extension, de toute démocratie en tant que lieu d'un dialogue entre sujets rationnels, elle reste beaucoup plus prudente sur les motivations réelles de chaque sujet décidant de s'aliéner et sur les raisons même de l'aliénation proposée par les institutions. L'aliénation rousseauiste repose sur un exercice continu de la raison, alternativement active dans la production des principes susceptibles de la diriger et obéissant à ce qu'elle décide de s'imposer librement ; cette aliénation reste donc raisonnable. À l'inverse, pour Arendt, en obéissant aux « règles » pour de mauvaises raisons, la raison devient paresseuse et apprend à aimer sa propre paresse ; non seulement elle fait un choix déraisonnable, mais elle perd sa capacité même à le (re) devenir un jour en s'étant déshabituée à produire des « décisions » à chaque fois nécessairement particulières quand des « règles » permettent de s'épargner cette peine avec l'assentiment de tous.

Corrigé des exercices (p. 104-105)

Méthode : Expliquer en reformulant

Qu'il s'agisse de l'épreuve texte ou de la dissertation, on attend d'un élève qu'il fasse plus qu'exposer une doctrine ou un fait ; on lui demande de reformuler ce qu'il a appris dans les mots qui sont les siens et selon l'inflexion donnée par telle question posée ; on souhaite pouvoir observer en lui la façon dont il fera de tel exemple, de telle prétendue anecdote, l'occasion de penser. Pour cela, il faut qu'un élève apprenne à convoquer certaines opérations. Expliquer en est une. Elle passe par un travail de reformulation, c'est-à-dire, de déplacement d'une forme vers une autre. Le but, pour la pensée, est alors d'accroître l'intelligibilité de l'objet sur lequel elle se porte. Ce faisant, la raison prend également conscience de ses propres procédés et s'exerce d'autant mieux. Si on peut apprendre à raisonner avec méthode – par exemple en apprenant à « expliquer en reformulant » – la méthode n'est pas pour autant une méthodologie, un catalogue de recettes. La pensée ne se mécanise pas, mais elle n'est pas non plus un secret à garder.

Corrigé de l'exercice 1

Corrigé du a)

- Ce texte répond à l'objectif de toute explication : il déplie les implications d'une idée communément acceptée – le désir est irrationnel – afin de montrer au lecteur qu'elle repose sur une série de confusions dans l'emploi du terme rationnel ou de son antonyme, conduisant finalement à l'incompréhension de ce que fait réellement la morale en condamnant le désir.
- Pour répondre à ces difficultés identifiées, Russell explique le terme rationnel par son antonyme et fait jouer les différentes articulations offertes par cette redéfinition afin de montrer les limites des associations faites spontanément par l'opinion commune. L'hypothèse finale permet de montrer que la morale recouvre en fait elle-même un désir. Puisque la morale n'est pas absurde, « sans raison », elle se contredit sans doute elle-même en dénonçant l'irrationalité du désir, paradoxalement.





- Ces opérations se tiennent car elles s'appellent mutuellement. Pas de renversement possible de l'opinion commune en fin de texte si l'hypothèse d'une forme de raison inaperçue derrière tout désir ne peut pas être d'abord défendue. Pour cela, il faut que Russell montre que l'association entre désir et irrationalité repose sur une erreur dans la définition même du terme « irrationnel », confondu avec le fait d'être « sans raison ». Ce qui permet, en creux, de poser une définition de la raison que le texte pourra réinvestir en proposant « une raison » à toute morale. Pas d'exclusion mutuelle du désir et de la raison ; au contraire, la morale « incorpore le désir de ceux qui les prônent ».

Corrigé du b)

« Nos désirs sont en réalité d'ordre plus général et moins purement égoïstes que bien des moralistes ne l'imaginent ; s'il n'en était pas ainsi, aucune morale théorique ne rendrait le progrès moral possible ». La conclusion du texte, donnée dans la dernière phrase, peut paraître un peu dense. On peut chercher à la mettre en relation avec les éléments d'explication précédents afin de la rendre plus compréhensible. Russell pratique un renversement de perspective à partir d'une hypothèse que les explications précédentes ont contribué à justifier : « en réalité », les « moralistes » mènent un combat contre le désir qui n'a pas de raison d'être ; la déraison n'est donc pas du côté que l'on croit, ni la raison non plus. En fait, le désir est déjà en partie moral et c'est justement ce que les moralistes qui le condamnent supposent sans le savoir : sans cette hypothèse, aucune raison de croire en la possibilité même d'un progrès moral car « aucune morale théorique » ne suffit à faire aimer le bien s'il n'est pas déjà d'abord désiré. Contre la croyance en « l'objectivité des valeurs » morales, Russell propose de croire en leur subjectivité, c'est-à-dire en la capacité de chaque sujet de désirer le bonheur de l'humanité, plutôt que d'y être porté par la raison abstraite. Ce qui semble raisonnable, même si irrationnel au sens de l'opinion commune.

Corrigé de l'exercice 2**Corrigé du a)**

Il s'agit d'un aphorisme. La forme extrêmement ramassée de cette thèse appelle évidemment une explication. La suite du texte consistera à déplier méthodiquement cette première phrase, mobilisant différentes stratégies. D'abord en proposant en déplacement, grâce à un rapprochement entre attitude intellectuelle et comportement physique, afin de faire surgir les enjeux de sa thèse (activité contre passivité). Puis en restituant l'objet du non, initialement passé sous silence, mais qui va motiver une distinction fondamentale (objet apparent, objet réel), ainsi qu'une réarticulation nécessaire (ce qui se présente comme le plus visible est sans doute aussi le moins important, derrière tout combat apparent s'en cache un autre que l'on refuse de mener). Afin de tester la validité de cette hypothèse et son pouvoir explicatif, Alain reprend chacun des exemples rapidement évoqués et montre en quoi les combats scientifiques, politiques ou religieux s'en trouvent éclairés. La conclusion pose la responsabilité de chaque pensée face aux esclavages qu'elle combat – en vain si elle ne sait pas quoi combattre, en elle : la tentation de croire qu'on peut s'arrêter de penser parce qu'on a pensé, un jour. Cette stratégie argumentative vise à provoquer et maintenir l'attention du lecteur en préparant une série de renversements. Se souvenir qu'Alain était professeur et journaliste.

Corrigé du b)

- Après avoir dénoncé « l'apparence » des combats extérieurs menés contre les autres, Alain explique en quoi consiste le véritable combat, intérieur.
- Une lecture rapide pourrait faire penser à une simple répétition de la même idée. C'est sans doute ce que beaucoup d'élèves croiront. Mais chaque reformulation apporte une nuance supplémentaire et l'ensemble constitue une progression dans la façon dont la pensée se pose elle-même.
- Rupture avec le « oui » qui se contente d'un bonheur facile, séparation d'avec la forme initiale et nécessairement naïve de toute pensée, combat contre les dangers et pièges jusque-là inaperçus de cette pensée encore étrangère à elle-même. Il faut une rupture initiale pour que débute une séparation puis un combat contre soi. Elle passe sans doute par l'étonnement – et





elle sera sans cesse à renouveler, comme lui. Le combat contre soi est sans cesse à refaire.

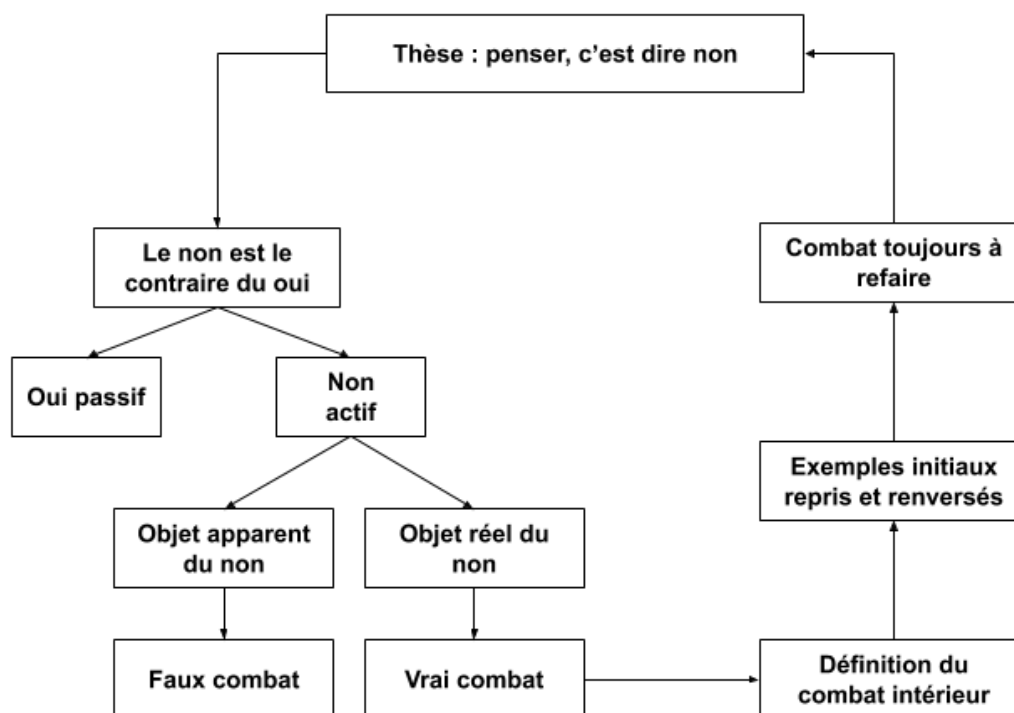
Corrigé du c)

Alain veut montrer que nous nous trompons souvent de combat. Derrière ceux qui nous sont livrés officiellement et qui occupent le monde du fait de leur médiatisation, s'en cachent souvent d'autres, plus réels, mais inaperçus. L'autre passage qui correspond à cette idée est « Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. Qui croit ne sait même plus ce qu'il croit. » Il s'agit d'aller chercher « derrière », derrière la croyance et les opinions, ce qui reste caché, donc ce qu'il faut connaître. Cette volonté de dévoiler, d'enlever le voile de l'opinion, est le propre de la réflexion, du combat philosophique.

Corrigé du d)

Ne pas mener de combat contre soi, se contenter de ce que l'on a pensé et le poser comme un acquis définitif de la pensée plutôt que de le repenser, conduit à ne plus penser du tout.

Corrigé du e)



Corrigé de l'exercice 3

Corrigé du a)

Quand Aristote convoque « les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers », il suit une double progression : physique et intellectuelle. Il part de ce qui est physiquement le plus accessible pour aller vers ce qui est le plus éloigné, mais aussi, il va de ce qui est le plus simple à saisir intellectuellement pour aller vers ce qui est le plus complexe à comprendre par la raison. Le plus apparent et le plus immédiatement saisi n'est pas nécessairement le plus important. On termine par le commencement car ce qui est le plus simple et le moins composé – la genèse – est peut-être aussi ce qui suppose le travail le plus subtil de la raison.

Corrigé du b)

En poursuivant « le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire », les





philosophes témoignent de leur différence avec les sophistes, dont la savoir est un moyen de conquérir le pouvoir et de s'y maintenir, mais plus largement aujourd'hui, avec ce qu'on appellerait les sciences appliquées. La philosophie s'apparente à une recherche fondamentale, où le savoir est à lui-même sa propre finalité, ce qui lui permet d'être aussi ce à partir de quoi il sera possible de juger de la valeur des autres savoirs ou activités puisque ses intérêts n'entrent pas en conflit avec eux. Nietzsche critiquera cette posture avantageuse mais en partie naïve, voire – selon lui – radicalement malhonnête.

Corrigé du c)

En tant que substantif, « l'étonnement » désigne un état, passager ou durable, produit par la rencontre d'un fait ou d'une idée inattendue car entrant en contradiction avec ce que prédisait un système de croyances ou de certitudes. L'étonnement apparaît alors comme la conséquence d'autre chose – par exemple d'une chose qui aurait la capacité de m'étonner ; il est donc subi et la grammaire fait très bien en faisant de « moi » un complément d'objet. Or Aristote précise plus loin que « s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance » : le passage au verbe fait de l'étonnement le fruit d'une activité de la part de celui qui s'étonne ; loin d'être subi, il est produit par le regard nouveau que je porte sur les mêmes choses ; par elles-mêmes, elles ne sont pas étonnantes, mais par moi, elles peuvent le devenir à chaque instant.

Corrigé de l'exercice 4

La raison, par son activité, produit des liens de différentes façons : juger, c'est lier un prédicat à une substance, lui attribuer un mode d'être ou lui reconnaître telle valeur ; comprendre, c'est tenir ensemble les parties d'un tout de manière selon des articulations dont on a soi-même éprouvé la solidité ; une loi scientifique relie entre elles des observations jusque-là supposées sans rapport et une théorie relie entre elles un ensemble de lois. Le raisonnement, au travers de ces différentes opérations, constitue alors un enchaînement complexe de liaisons car long et effectué sur différents plans.

Lorsque Descartes explique les « principes » de sa méthode, il donne les conditions que la raison doit respecter afin de garantir la solidité des liens qu'elle produit, de manière à ce qu'ils ne forment plus qu'une seule chaîne, ou à un niveau encore supérieur, un enchaînement de « chaînes », par emboîtements successifs :

- partir d'une vérité absolument certaine car non déduite de précédentes ;
- réduire la complexité du réel que l'on cherche à comprendre à une somme de vérités du même type qui pourront être articulées ensuite afin de retrouver la complexité que la raison tente de saisir ;
- suivre l'ordre du réel afin de retrouver les articulations permettant de passer d'une vérité à une autre, ou bien à défaut, par extension, du fait de la continuité supposée du réel, supposer un ordre de même nature permettant de le faire dans les parties du réel où la raison n'a pas encore identifié d'ordre ;
- finalement, afin de vérifier que rien n'a été perdu de ce que la raison souhaitait comprendre, vérifier que la somme des articulations établies par le raisonnement permet de rendre compte de la complexité initiale.

Si ces conditions sont respectées, la raison éprouvera, au terme du raisonnement, la même certitude que s'il s'agissait de l'évidence première, la solidité « des longues chaînes de raisons » garantissant la communication de ses propriétés aux termes suivants de la chaîne, jusqu'au dernier.

Corrigé de l'exercice 5

On tend à opposer être et paraître, comme si dans ce qui paraît, rien ne nous était révélé sur la nature de l'être à partir duquel quelque chose surgit. L'essence d'un être ne se déploie pas dans le temps et dans l'espace ; telle est au contraire la caractéristique de l'existence selon Sartre. Dans la mesure où on accepte de séparer les deux concepts, il devient alors rationnellement possible de poser que « l'existence précède l'essence ». Or la phénoménologie critiquera cette distinction et cette opposition : dans la façon même dont m'apparaît telle chose, j'apprends à la fois quelque chose sur elle, qui a besoin de paraître, et sur moi-même, à qui elle paraît de telle ou telle façon, suivant la





réception que j'en fais. Bachelard ne pense pas autrement qui montre que le « pittoresque » témoigne surtout de la façon dont je suis encore fasciné par les particularités du réel et dépendant de ses effets sur ma sensibilité. Dans la façon dont un être me paraît et frappe ma raison ou mon imagination, il gagne une existence nouvelle, qui ajoute à son être. Paraître devient alors le chemin d'un être vers l'existence, toujours à reparcourir, comme le pense Pascal, pour que rien ne soit perdu de ce qui se trouve à comprendre dans ce qui s'offre au regard – et donc, à la raison.

L'art du détour (p. 106-107)

Intérêt du thème choisi pour l'art du détour

Il s'agit de montrer que la représentation du progrès de la raison, en apparence si rationnelle, repose en partie aussi sur des principes communs à toutes les religions, s'adosse à un imaginaire puissant et suit des mécanismes connus du marketing contemporain tel le *storytelling*. Le chef d'entreprise Elon Musk, à la tête de Tesla et de SpaceX, fournit un exemple intéressant, qui parle aux élèves tout en étant souvent clivant. Ses compétences d'ingénieur sont reconnues, sa vision sur le long terme, évidente, tout comme son goût du risque, sa démesure ou son sens du spectacle. Le texte de Cournot – que l'on peut facilement associer à de nombreux tableaux académiques représentant le progrès, tel celui de John Gast – fournit de quoi préparer le regard des élèves à une attitude prudente face à ces nouveaux – et brillants – « capitaines d'industrie ».

Pistes de réponses aux questions

L'engouement suscité par les produits de cette firme est-il raisonnable ?

Le marketing évolue en même temps que ceux sur lesquels il est sensé agir ; le consommateur des années 2020 demande une raison d'être, que le storytelling des entreprises a pour fonction de théoriser et mettre en scène. Tesla propose un sens supplémentaire à tout acte d'achat : contribuer à une économie durable en épargnant les ressources non renouvelables. Mais c'est faire oublier que tout acte de consommation détruit et que même le recyclage consomme.

Le récit peut-il faire passer pour rationnelles des attentes écologiques et financières qui semblent encore irréalisables ?

Repris du schéma actantiel connu de la littérature, le récit porté par la publicité persuade autant qu'il convainc. Il ne peut pas se permettre d'être faux car ces industries technologiques intéressent une population souvent instruite. Mais elle devance la science en s'appuyant sur des prédictions risquées car invérifiables au moment de leur mobilisation par le discours. Stratégie assumée par le Elon Musk qui aime à dire que « le meilleur moyen de mettre fin au scepticisme, c'est de le faire ».

La réalité technique du progrès n'est-elle pas alors remplacée par sa représentation et sa valorisation culturelle ?

Comme le rappelle Cournot, le progrès est une idée capable de mobiliser les foules et les savants car elle « soulève les âmes ». Sa force tient plus alors à tout ce que nos facultés de représentation y ont ajouté qu'à ce que recouvre sa réalité immédiate. Paradoxalement, en mobilisant effectivement notre volonté, la foi dans le progrès contribue à créer les conditions de sa propre réalisation et se donne des raisons de continuer à croire, et même plus fort encore, en sa propre réalité. En devenant un mythe pour nos contemporains, le progrès n'en devient alors que plus réel.

La raison peut-elle renoncer à tout recul critique quand elle entre en concurrence avec le désir et la fascination ?

Raison, désir et fascination n'utilisent pas les mêmes leviers pour produire leurs effets, mais ils agissent parfois sur les mêmes plans et se retrouvent parfois, de fait, en concurrence. La raison tente en vain de saisir un désir irréductible aux grandes catégories auxquelles elle cherche à le soumettre – elle se





condamne à le rater quand elle en fait un besoin ou l'inverse, quand en le spiritualisant, elle le coupe de sa dimension charnelle. Fascinée par ce qu'elle ne sait pas penser mais dont elle reconnaît la force, la raison semble devoir alors s'abandonner et renoncer à tout exercice critique. Cependant, la fascination n'est éprouvée que pour autant que la raison fait l'expérience de ses propres limites, comme par exemple quand elle comprend qu'il ne suffit pas d'avoir raison pour l'emporter.

La raison ne doit-elle pas entretenir des relations avec le mythe pour s'exercer complètement ?

Le rôle de l'imagination dans la recherche scientifique est évident. Pour pouvoir s'exercer, la faculté de représentation par concepts qu'est la raison a besoin de contenus qu'elle ne peut pas se donner à elle-même. Comme le montre Bachelard dans *La psychanalyse du feu*, un objet se donne toujours au travers de nombreuses médiations culturelles. Le feu, avant d'être l'objet d'une étude scientifique, a d'abord été l'objet d'un étonnement, d'une crainte, d'un culte. La chose même, recouverte par les représentations produites par les individus et cultures, est devenue inaccessible à la raison si elle se coupe des apports de l'art, de la psychologie ou de la religion.

Devenu merveilleux, le progrès n'est-il pas irrationnel et déraisonnable ?

La dynamique du progrès peut cependant se briser quand elle prend des accents mystificateurs. L'incapacité des entreprises d'Elon Musk à tenir les calendriers avancés est notoire, de même que sa capacité à changer brutalement de stratégie ou à abandonner des projets encore portés hier. Il invoque une culture d'entreprise par nature disruptive, où les changements de paradigmes sont par définition le moteur de sa progression. Mais les marchés boursiers eux-mêmes s'interrogent sur la réelle rationalité d'un développement aussi peu continu et sur la signification d'une capitalisation boursière d'autant plus surprenante que l'entreprise semble peu soucieuse de rentabilité.

Bibliographie / Sitographie / Filmographie complémentaire

Bibliographie indicative

Sur le temps l'invention de l'ordre rationnel par la culture occidentale et sa critique possible

- Edgar Morin, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, 1973
- Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, 1872

Sur la rationalité technique et la précompréhension du monde qu'elle induit

- Jacques Ellul, *Le système technicien*, 1977
- Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, 2018

Sur les moyens de former à un exercice raisonnable de la raison

- René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637
- Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, 1938

Sur les déterminismes sociaux de la raison et de sa prétendue élévation

- Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, 1979
- Jürgen Habermas, *La technique et la science comme idéologie*, 1968

Sitographie





Sur la raison en tant que supposée caractéristique humaine

- Le concept d'homo demens [LLS.fr/ConceptHomoDemens](https://www.lelivrescolaire.fr/ConceptHomoDemens)

Sur les questions posées par la raison pratique de Kant

- Critique de la raison pratique [LLS.fr/RaisonPratique](https://www.lelivrescolaire.fr/RaisonPratique)

Filmographie

- Vikram Jayanti, *Game Over: Kasparov and the Machine*, 2003
- Jim Jarmusch, *Paterson*, 2016
- Andreï Tarkovsky, *Solaris*, 1972
- Ingmar Bergman, *Le septième sceau*, 1957
- Woody Allen, *L'homme irrationnel*, 2015
- Nicolas Parisier, *Alice et le maire*, 2019
- André Delvaux, *L'Œuvre au noir*, 1988
- Richard Linklater, *Waking Life*, 2001
- Sofia Coppola, *Lost in translation*, 2003
- Victor Fleming, *Docteur Jekyll et M. Hyde*, 1941
- Frank Capra, *Monsieur Smith au Sénat*, 1939
- George Cukor, *Born yesterday*, 1950

